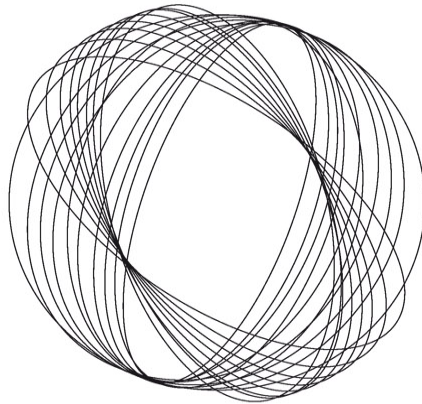


DU MONDE ENTIER

CHIMAMANDA NGOZI ADICHIE

L'INVENTAIRE DES RÊVES

ROMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (NIGERIA)
PAR BLANDINE LONGRE



nrf

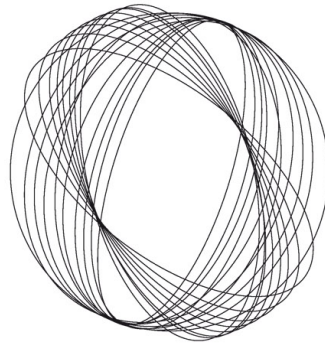
GALLIMARD

DU MONDE ENTIER

CHIMAMANDA NGOZI ADICHIE

L'INVENTAIRE DES RÊVES

ROMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (NIGERIA)
PAR BLANDINE LONGRE



nrf

GALLIMARD

Du monde entier

CHIMAMANDA NGOZI ADICHIE

L'INVENTAIRE
DES RÊVES

r o m a n

*Traduit de l'anglais (Nigeria)
par Blandine Longre*

nrf

GALLIMARD

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ce roman est une œuvre de fiction.

Pour relater le destin de ses quatre personnages, l'autrice a en partie puisé son inspiration dans une affaire judiciaire au retentissement international.

Néanmoins, ce livre ne prétend aucunement faire le récit de cette affaire et de ses protagonistes.

L'histoire racontée ici est inventée, et les personnages, les intrigues, les propos relèvent de la seule imagination de l'autrice, qui invite le réel pour créer une œuvre littéraire.

*À la mémoire de ma mère bien-aimée, la
magnifique*

Grace Ifeoma Adichie (née Odigwe)

29 novembre 1942 - 1^{er} mars 2021

Uwa m uwa ozo, i ga-abu nne m

CHIAMA KA

UN

J'ai toujours rêvé d'être connue, telle que je suis vraiment, par un autre être humain. Parfois nous vivons durant des années avec des désirs intenses que nous ne pouvons nommer. Jusqu'au jour où une fissure apparaît dans le ciel, s'élargit et nous révèle à nous-mêmes, comme le fit la pandémie, car ce fut pendant le confinement que j'entrepris de passer ma vie au crible et de nommer des choses restées longtemps innommées. Au début, je me jurai de profiter autant que possible de cette séquestration collective : puisque je n'avais d'autre choix que de rester enfermée chez moi, j'appliquerais au quotidien de l'huile sur mes tempes dégarnies, je boirais huit grands verres d'eau par jour, me servais du tapis de course, ferais de longues nuits voluptueuses et me tamponnerais la peau avec de riches sérums. J'écrirais de nouveaux récits de voyage à partir de vieux carnets mis de côté et, si le confinement se prolongeait, je rassemblerais peut-être suffisamment de matière pour enfin composer un livre. Mais, au bout de quelques jours, je vrillais déjà dans un puits sans fond. Les mots et les mises en garde tourbillonnaient, virevoltaient dans mon esprit, et il me semblait que tous les progrès de l'humanité reculaient à vive allure pour atteindre un stade ancien de désordre qui aurait dû ne plus exister à présent. Ne vous touchez pas le visage ; lavez-vous les mains ; ne sortez pas de chez vous ; vaporisez du désinfectant ; lavez-vous les mains ; ne sortez pas de chez vous ; ne vous touchez pas le visage. Me

laver le visage revenait-il à le toucher ? J'utilisais toujours un gant de toilette, mais un matin la paume de ma main effleura ma joue et je me figeai, laissant le robinet couler. Ce ne pouvait pas être bien grave, puisque je ne sortais jamais, mais qu'entendait-on par « ne vous touchez pas le visage » et « lavez-vous les mains » alors que personne ne savait comment tout avait commencé, quand cela se terminerait, ni même de quoi il s'agissait précisément ? Le matin, je me réveillais assaillie par l'angoisse, mon cœur s'emballant sans ma permission, et parfois je pressais la main contre ma poitrine et la gardais dans cette position. J'étais seule dans ma maison du Maryland, enveloppée dans le silence de la banlieue, les rues inquiétantes bordées d'arbres, qui semblaient eux-mêmes apaisés par le calme ambiant. Aucune voiture ne passait. En regardant dehors, je vis une harde de cerfs qui traversaient à longues foulées la pelouse devant la maison. Peut-être une dizaine, voire une quinzaine – rien à voir avec le cerf solitaire que j'apercevais de temps à autre, mastiquant timidement de l'herbe. J'avais peur de ces animaux, de leur audace inhabituelle, comme si mon univers était sur le point d'être envahi non seulement par des cerfs mais aussi par d'autres créatures inconcevables tapies dans l'ombre. Parfois je mangeais à peine, entrant sans but dans le cellier pour y grignoter des biscuits salés, et d'autres fois je sortais du congélateur des sachets oubliés de légumes et cuisinais un plat de haricots épicés qui me rappelait mon enfance. Les journées informes se confondaient et j'avais la sensation que le temps se repliait sur lui-même. J'avais des douleurs lancinantes dans les articulations, dans les muscles du dos, de part et d'autre du cou, comme si mon corps savait trop bien que nous ne sommes pas faits pour vivre ainsi. Je n'écrivais pas car je n'y arrivais pas. Je ne mettais jamais en marche le tapis de course. Pendant les appels Zoom, chacune de nos voix se répercutait,

atteignant les autres sans les toucher, la distance entre nous tous se creusant toujours davantage.

Un après-midi, ma meilleure amie, Zikora, qui vivait non loin, à Washington, m'appela et m'apprit qu'elle était au Walmart pour acheter du papier toilette.

« Tu es sortie ! m'exclamai-je, hurlant presque.

— Je porte deux masques superposés et des gants, dit-elle. La police supervise la file pour le papier toilette, tu te rends compte ? » Zikora poursuivit en igbo : « Les gens se crient dessus. J'ai très peur que l'un d'eux finisse par sortir une arme. Le Blanc qui fait la queue devant moi est louche ; il est arrivé dans un camion énorme et il porte une casquette rouge. »

Nous ne parlions jamais un igbo pur – des mots anglais venaient forcément parsemer nos phrases –, mais cette fois Zikora, vigilante, se débarrassait de l'anglais au cas où des inconnus l'entendraient, et sa voix manquait donc de naturel, comme dans un mauvais drame télévisé sur l'époque précoloniale. *Un homme qui conduisait un gros véhicule et portait une casquette couleur de sang.* Je me mis à rire, elle m'imita, et je me sentis brièvement libérée, revivifiée.

« Franchement, Zikor, tu n'aurais pas dû sortir.

— Mais nous avons besoin de papier toilette.

— À mon avis, il est grand temps que nous commençons à nous laver les fesses », dis-je et, une seconde plus tard, Zikora et moi lancions à l'unisson : « Vous n'êtes pas propres ! »

Au fil des années, j'avais si souvent raconté cette histoire à propos d'Abdul, notre gardien à Enugu – le svelte Abdul dans sa longue djellaba, se dirigeant un soir vers les latrines à l'arrière de la maison, avec à la main sa bouilloire en plastique remplie d'eau, qui s'était retourné pour me dire calmement : « Vous autres, chrétiens, vous

utilisez du papier après avoir fait vos besoins. Vous n'êtes pas propres. »

« Le plus grand crime qu'on puisse commettre aux États-Unis aujourd'hui, dis-je pendant l'appel Zoom avec ma famille, c'est de semer le désordre dans les longues files de gens venus acheter du papier toilette dans les supermarchés. En ce moment, la police est très occupée à surveiller ces queues d'un bout à l'autre du pays. »

J'espérais qu'ils riraient tous – nous riions tellement par le passé – mais seul mon père s'esclaffa. Une énième dispute était sur le point d'éclater entre mes frères jumeaux.

« Je n'ai jamais compris pourquoi les Américains appellent ça du papier *toilette*, dit ma mère. C'est vulgaire. Pourquoi ne pas parler de papier hygiénique ? Ou de rouleaux de papier ? »

Nous nous retrouvions sur Zoom tous les deux jours – mes parents à Enugu, mon frère Afam à Lagos, et son jumeau, Bunachi, à Londres. Chaque appel était pareil à une journée nuageuse, morne et accablée par les dernières mauvaises nouvelles en date.

Mes parents parlaient de la mort, des mourants et des défunts, tandis que les jumeaux se lançaient effrontément des piques sans plus se soucier de leur épargner leur hostilité réciproque. C'était comme si nous ne pouvions plus être nous-mêmes parce que le monde n'était pas lui-même. Nous discussions du nombre croissant de cas au Nigeria, qui évoluait de jour en jour, chaque État en lice dans une compétition macabre. C'était celui de Lagos qui était le plus touché pour l'instant, puis ce serait le tour de celui de Cross River. Afam nous envoya la vidéo d'une ambulance qui traversait sa résidence en faisant hurler sa sirène, avec la légende : *Un de moins*. Bunachi disait que les médecins, au Royaume-Uni, n'étaient pas près de recevoir des blouses de protection, car les ouvriers chinois qui les fabriquaient étaient morts. J'étais toujours la dernière à me joindre à eux, leur faisant croire que

j'étais déjà en ligne avec des rédacteurs en chef, alors qu'en réalité je me contentais de regarder fixement mon téléphone, rassemblant mes forces avant de cliquer sur « Rejoindre ». Mes parents avaient quitté Paris pour rentrer au Nigeria juste avant le confinement, et ma mère disait souvent : « Vous vous rendez compte, si nous étions restés coincés en Europe ? Là-bas, les gens de notre âge tombent comme des mouches.

— Vous vous rendez compte, si nous avions le même taux de mortalité qu'en Europe, répondit mon père.

— Dieu protège le Nigeria ; il n'y a pas d'autre explication, affirma Afam.

— Comme par magie », répliqua Bunachi avec hargne. Et d'ajouter : « L'Europe comptabilise en toute transparence les morts du coronavirus, voilà tout.

— Non, non, non, dit mon père. Si nous avions un taux de mortalité élevé, nous serions incapables de le cacher. Nous sommes trop désorganisés, ce n'est pas comme en Chine.

— Jésus, Marie, Joseph. Tous ces chiffres sont des êtres humains, des êtres humains, dit ma mère, le visage tourné vers la télévision.

— Ce matin, j'ai pris une cuiller pour aller à un distributeur de billets, raconta Afam.

— Une cuiller ? répéta ma mère, nous faisant de nouveau face.

— Je ne voulais pas toucher la machine, alors j'ai tapé mon code avec la cuiller, et puis je l'ai jetée.

— Tu ne portais pas de gants ? demanda ma mère.

— Si, mais comment savoir si le coronavirus ne passe pas à travers ? dit Afam.

— Le virus meurt au bout de quelques secondes sur une surface inerte. Tu as juste perdu une cuiller », déclara Bunachi qui, comme toujours, avait la science infuse. Quelques jours auparavant, il avait

soutenu que les respirateurs artificiels n'étaient pas le bon traitement contre le Covid. Bunachi était comptable.

« Quoi qu'il en soit, tu n'aurais pas dû sortir, Afam, dit mon père. Que vas-tu faire de cet argent liquide, de toute manière ? Vous avez fait de bonnes provisions.

— J'ai besoin d'espèces. C'est très tendu à Lagos, répondit Afam.

— Comment ça ? » demanda Bunachi. Afam l'ignore, et il fallut que mon père pose à son tour la question : « Que veux-tu dire par tendu ?

— Des foules se rassemblent devant les résidences privées de l'île pour réclamer de l'argent et de la nourriture. Vous savez que beaucoup de gens gagnent leur vie au jour le jour ; ils n'ont pas d'économies. Tous ces petits vendeurs de rue. J'ai vu une vidéo où un homme dans une foule raconte que personne ne veut du confinement, que c'est la faute des riches qui partent à l'étranger et attrapent le coronavirus. Puisque, avant le confinement, ce sont eux qui lavaient nos vêtements et regonflaient nos pneus, ils estiment que ce serait désormais à nous de les nourrir. Je dois dire qu'il y a là une certaine logique.

— Il n'y a rien de logique là-dedans, répondit Bunachi. Ce sont juste des criminels.

— Ils ont faim, précisa Afam. Je suis même allé à pied au distributeur. J'ai entendu dire que si on ose sortir dans une belle voiture, ils vous prennent en chasse avec des bâtons. »

Il habitait dans une résidence de demeures imposantes où les visiteurs avaient besoin d'un code de sécurité à usage personnel pour franchir le portail électronique. Le lendemain, il nous raconta que la foule avait frappé les gardes et donnait à présent de grands coups contre le portail pour essayer de désactiver le système de sécurité.

« Ils ont allumé un feu tout près de l'entrée, dit-il. Je n'ai jamais vu notre groupe WhatsApp aussi actif. On s'est tous cotisés et on réfléchit

au meilleur moyen de leur faire parvenir cet argent.

— Tu continues de penser qu'ils sont inoffensifs ? railla Bunachi.

— Je n'ai jamais dit qu'ils étaient inoffensifs. J'ai dit qu'ils avaient faim », répliqua Afam.

Sur son écran, nous voyions de la fumée grise qui montait dans le ciel crépusculaire. Mon frère avait l'air fragile et démun, debout sur son balcon au sol de marbre, près d'une grande plante en pot. Celle-ci était d'un vert si profond, ses feuilles si luxuriantes, que je me surpris à me souvenir d'une époque où la vie suivait son cours ordinaire et où mon frère était le maître de ses journées, brassant ses affaires, un jeune Big Man de Lagos avec du pouvoir plein les poches. À présent il se tenait là pendant que sa femme se barricadait avec leurs deux enfants dans la cuisine, la pièce avec la porte la plus solide. Il essayait de ne pas montrer sa peur, ce qui lui donnait finalement un air apeuré, et je songai : nous sommes tous extrêmement fragiles, et nous l'oublions si facilement. Une détonation déchira l'air, et je bondis, me demandant l'espace d'un instant si elle venait de l'écran d'Afam ou de mon jardin.

« Vous avez entendu ça ? dit Afam. On aurait dit une explosion, près du portail.

— Rien de grave, répondit mon père. Ils ont dû jeter un aérosol d'insecticide dans le feu.

— Afam, rentre et verrouille toutes les portes », conseilla ma mère.

Afin de changer de sujet, je dis que tous les sites de vente en ligne étaient à court de vitamine C concentrée. Bunachi, évidemment, savait déjà tout ça et affirma que la vitamine C n'empêchait pas d'attraper le virus, qu'il nous enverrait la recette d'une infusion à base de basilic frais à inhaler tous les jours.

« Personne n'a de basilic frais », répondit Afam avec brusquerie.

Bunachi se mit à réciter les dernières statistiques des décès par pays, et je dis alors : « Ma batterie est en train de me lâcher », puis je

raccrochai. J'envoyai à Afam un texto que je terminai par une ligne d'émojis cœur rouge : *Tiens bon, frangin, tout finira par s'arranger pour vous.*

Ma cousine Omelogor m'apprit qu'il ne se produisait rien de ce genre à Abuja, une ville comme toujours plus calme que Lagos, semblable à une Lagos blanchie par le soleil et se vidant de sa sève.

« Il y a des gens qui meurent et d'autres qui fêtent leur anniversaire, me dit-elle.

— Comment ça ?

— Le chef de cabinet du président est mort hier du Covid, et ce matin Ejiro m'a invitée à son anniversaire. Je lui ai dit que si je voulais courir le risque de mourir, je choisirais un meilleur moyen que sa soirée d'anniversaire. »

Je fus ébranlée d'entendre Omelogor prononcer des mots comme « mort » et « mourir » ; ses conversations tournaient rarement autour des symptômes ou du nombre de décès. Elle parlait des sachets de nouilles instantanées Indomie qu'elle refermait avec du gros scotch avant de les déposer à l'entrée d'une pouponnière ; ou bien de la hausse soudaine de la fréquentation de son site Internet, For Men Only, depuis le début du confinement – davantage de visiteurs uniques venus d'un plus grand nombre de pays, quantité d'entre eux lui demandant de faire une vidéo pour enfin se dévoiler. « Je trouve ça presque intime, de me demander de faire une vidéo », disait Omelogor d'une voix rieuse. Parmi les personnes que j'aimais, Omelogor était celle qui restait la plus égale à elle-même, invaincue par cette situation dont personne ne connaissait l'issue ; elle semblait toujours bien réveillée, douchée, l'esprit fourmillant de projets. « Chia, cette épidémie va finir par passer. Les êtres humains ont survécu à des tas de pestes au cours de l'histoire », disait-elle souvent d'un ton qui me

remontait le moral car elle percevait mon découragement, même si le mot « peste », curieusement, m'évoquait des sangsues.

« N'appelle pas ça une peste », répliquais-je.

Parfois, nos téléphones posés contre un livre ou une tasse, nous ne parlions pas, nous contentant de partager nos silences et les sons environnants. Il n'y avait qu'avec Omelogor que le silence était tolérable. Pendant mes appels Zoom avec des amies, toute absence de bruit me faisait l'effet d'un échec, de sorte que je parlais sans discontinuer, en songeant que nous nous adaptons bien vite, ou feignons de nous adapter, à une vie réduite à un écran et un micro. Zikora disait qu'elle aimait travailler de chez elle, sur son lit, parce qu'elle pouvait ainsi entendre les pleurs perçants de Chidera dans le salon et la voix basse, aux intonations apaisantes, de sa mère à elle.

Chidera pleurait tellement, réclamant d'aller à l'aire de jeu, qu'elle avait fini par lui permettre de regarder des dessins animés pour la première fois de sa vie ; il avait paru effrayé quand le premier épisode avait démarré mais il restait maintenant assis devant la télévision, hypnotisé, et braillait quand la mère de Zikora l'éteignait. LaShawn, à Philadelphie, faisait du pain au levain et laissait des assiettes de poulet frit sur le palier pour sa mère, en quarantaine à l'étage, parce qu'elles ne voulaient pas prendre le moindre risque. Hlonipha, à Johannesburg, disait qu'elle avait débranché le wifi et qu'elle peignait des aquarelles, mais que celles-ci la rendaient triste parce qu'elles lui paraissaient trop délavées, trop effacées. Lavanya, à Londres, buvait sans arrêt du vin rouge, levant la bouteille devant son écran quand elle se resservait. Sa voisine était morte du coronavirus, une vieille dame qui vivait seule avec son chien, et comme personne n'était venu le chercher, elle l'entendait aboyer et cela lui brisait le cœur, mais elle ne savait pas si les chiens pouvaient attraper la maladie, eux aussi.

Bientôt les appels Zoom devinrent un méli-mélo d'images hallucinatoires. À l'issue de chacune de ces conversations, je me sentais encore plus seule qu'avant, non pas parce que l'appel était terminé, mais parce que, justement, il avait eu lieu. Parler revenait à se souvenir de tout ce que nous avions perdu. J'avais tellement envie d'entendre une autre personne respirer près de moi. Je rêvais que je serrais ma mère dans mes bras dans le vestibule de notre maison, à Enugu, et je me réveillais surprise, car je n'avais pas consciemment pensé à cette étreinte. J'aurais aimé ne pas être seule. Je regrettais que Kadiatou ait refusé de s'isoler chez moi avec Binta. Mais je comprenais qu'elle préfère rester chez elle, alors même que je m'inquiétais tant à son sujet. Quelques jours avant le début du confinement, elle m'avait dit : « J'attends dans mon appartement. » J'attends. Nous attendions tous, c'était un fait. Le confinement était l'attente inconnue d'une fin inconnue, et celle de Kadiatou était exacerbée par une souffrance indomptée. Je la contactais tous les jours et quand elle ne répondait pas, pour m'assurer qu'elle allait bien, je téléphonais à Binta. Kadiatou et moi utilisions WhatsApp pour les appels en visio, car elle n'avait pas Zoom. « Comment ça va, Kadi ? » demandais-je, et elle répondait : « Nous allons bien, grâce à Dieu. » Parfois, elle ajoutait : « Mademoiselle Chia, vous en faites pas pour moi. » Elle s'exprimait d'une voix douce, soucieuse de ne pas causer d'ennuis. Et pourtant, quelques semaines plus tôt seulement, cette même voix, paniquée, hurlait au téléphone : « Il va envoyer des gens pour me tuer ! Il va envoyer des gens pour me tuer ! » Elle avait refusé de voir un psychologue, secouant la tête en disant : « Je peux pas parler à un inconnu, je peux pas parler à un inconnu. » Elle voulait simplement que le procès soit derrière elle, mais les tribunaux avaient reporté les audiences, et je craignais qu'elle ne succombe aux ténèbres, ainsi suspendue dans les limbes du confinement.

« Comment je vais retrouver un travail après ça ? Comment je vais retrouver un travail ? me demandait-elle, d'un air si découragé que j'en aurais pleuré.

— Vous pourrez ouvrir votre restaurant une fois le procès terminé, Kadi.

— Après le corona, plus personne ira au restaurant », répondait-elle avec impassibilité.

Au cours d'un appel, je fus étonnée par un accès d'agressivité de sa part. « Arrêtez d'envoyer de l'argent, mademoiselle Chia. Vous me donnez déjà assez. » Kadiatou ne m'avait jamais parlé sur ce ton. Une tension étouffée s'installa malgré la distance, par écrans interposés.

« D'accord, Kadi », finis-je par acquiescer. Elle raccrocha sans dire au revoir, et j'attendis quelques jours avant de la rappeler. Chaque fois que je demandais à Binta « Comment va ta maman ? », elle répondait invariablement : « Elle pleure la nuit. »

Plus personne ira au restaurant. Je n'arrivais pas à imaginer cette nouvelle existence faite d'isolement, où l'on n'allait plus manger au restaurant, parce que j'avais besoin de croire que le monde pouvait redevenir un lieu d'enchantement.

Le silence qui régnait au-dehors m'effrayait. Les informations m'effrayaient. J'apprenais par les journaux que des personnes âgées, hommes et femmes, mouraient seules, comme si elles n'avaient pas été aimées, tandis que ceux qui les aimaient pleuraient derrière des panneaux vitrés. À la télévision, je voyais des corps semblables à des mannequins rigides que l'on transportait enveloppés dans des draps blancs, et la disparition de ces inconnus me causait de la peine. Je parcourais Twitter à la recherche de hashtags *coronavirus* et, sur Google Translate, je collais les tweets de médecins italiens qui avaient l'air de savoir de quoi ils parlaient. Ce n'était pas grand-chose, parce que tout le monde en savait en définitive si peu, avançant à tâtons

dans l'obscurité. J'imaginai que je développais chacun des nouveaux symptômes dont j'apprenais l'existence, et ceux-ci ne cessaient de changer – chaque jour apportant son lot de surprises inédites, que ce soit une éruption de rougeurs sur le visage ou des plaies sur les pieds, comme une apocalypse en roue libre dont on ne pouvait entrevoir le dénouement. Si un orteil me démangeait ou que je me réveillais avec la gorge enrouée, je paniquais et me répétais « Respire, respire » en suivant les instructions des applications de méditation que je n'avais jamais prises au sérieux par le passé.

Souvent une torpeur sourde m'engourdisait peu à peu tout le corps, et parfois mon agitation se manifestait par une bouffée de chaleur. Les appels Zoom devenaient contraints tant il fallait faire preuve de bonne humeur, en particulier quand je me retrouvais avec des amies qui brandissaient toutes leur verre de vin. Je commençais à les éviter, tout comme j'évitais les appels de groupe avec ma famille. Je ne répondais même plus à Omelogor, alors qu'il n'y avait personne dont je me sente aussi proche, mais parler avec elle me demandait désormais un effort, parce que parler tout court en était devenu un. Je restais au lit sans rien faire, et j'avais beau me sentir coupable de ne rien faire, cela n'y changeait rien. J'envoyais des textos à des amis pour dire que j'étais en train d'écrire et, parce que je mentais, je leur donnais trop de détails au lieu de me montrer succincte. Afin d'atténuer mon pessimisme, je décidai de ne plus suivre les informations. Ignorant Internet et la télévision, je lus des romans d'Agatha Christie et m'évadai volontiers dans leur univers d'invraisemblance respectable. Puis les informations m'engloutirent de nouveau tout entière. Je buvais de l'eau chaude avec du gingembre, y ajoutais du jus de citron d'une vieille bouteille fissurée retrouvée au fond de mon réfrigérateur, du poivre de Cayenne, de l'ail et du curcuma en poudre de mon placard à épices, une mixture qui me

donnait la nausée. Le matin, j'hésitais à me lever, parce que sortir du lit rendait de nouveau le chagrin envisageable.

Dans cette vie en suspens, inédite, je trouvai un jour un cheveu gris sur ma tête. Il était apparu pendant la nuit, près de ma tempe, enroulé sur lui-même, et, dans le miroir de la salle de bains, je le pris d'abord pour une peluche. Un unique cheveu gris légèrement luisant. Je le déroulai sur toute sa longueur, le relâchai, puis le déroulai de nouveau. Je ne l'arrachai pas. Je prends de l'âge, songeai-je. Je prends de l'âge, le monde a changé et personne ne m'a jamais connue telle que je suis vraiment. Une bouffée de mélancolie pure me fit venir les larmes aux yeux. Tout se résume à ce souffle fragile qui nous anime. Où ont donc filé les années, et ai-je tiré le meilleur parti de ma vie ? Mais, au bout du compte, à quelle aune mesure-t-on ce genre de choses, et comment saurais-je si j'y suis parvenue ?

Il me suffisait de regarder en arrière pour être submergée par les regrets. J'ignore dans quel ordre les choses s'enchaînèrent – si je me mis d'abord à ressasser des regrets puis cherchai sur Google des renseignements sur les hommes de mon passé, ou si ces recherches me laissèrent accablée de regrets. Je repensais à tous les commencements et à la légèreté de l'être dans ces instants-là. Je déplorais le temps perdu à espérer que ce que je possédais se transformerait en prodige. Je déplorais un fait dont j'ignorais même la plausibilité, à savoir que j'étais peut-être passée à côté de quelqu'un qui m'aurait sans doute non seulement aimée, mais aussi connue telle que je suis vraiment.

Il y avait eu un Coréen qui suivait le même cours de musique que moi en première année à l'université, il y avait si longtemps, ma première année aux États-Unis alors que tout était encore neuf. « Introduction à la musique ». L'enseignante, une petite femme blanche enthousiaste, parlait à toute allure, et le flot de son anglais américain, teinté d'un fort accent régional, était si étrange, comme un

grassement sans fin, que je me sentais souvent perdue. Un jour, je jetai un coup d'œil à l'étudiant assis à côté de moi afin de vérifier s'il avait saisi les derniers mots qu'elle venait de prononcer et, sur la page de son cahier, ce ne furent pas des lettres familières que je vis, mais des images délicates aux traits extrêmement concis, des plus insaisissables. Fascinée, je fixai du regard la belle calligraphie coréenne, impressionnée que ce garçon sache écrire de tels caractères et en tirer du sens. Dans mon souvenir, c'est ainsi que je le remarquai d'abord, mais nos souvenirs sont mensongers. Comment savais-je que c'était du coréen alors que j'étais incapable de faire la différence entre cette langue, le japonais et le chinois ? J'ignore comment, mais je le savais, tout comme je savais qu'il était forcément originaire de Corée, puisqu'il écrivait en coréen ; il n'était pas américain, nous étions pareils, la solitude devait donc dominer ses journées autant que les miennes. Je voulais retenir son attention mais ne faisais rien pour l'attirer. Il était beau, trapu et bien bâti, et, à mes yeux, il émanait de ses courts cheveux hérissés une merveilleuse insolence. Il entrait toujours dans la salle de classe tête baissée, comme intimidé ou préoccupé, se débarrassant de son sac à dos d'un mouvement d'épaule avant de s'installer à un bureau. Je nous imaginais main dans la main, assis sur la pelouse où les élèves américains mangeaient leurs sandwiches au soleil. Nous serions semblables à ces étudiants qui partaient à la plage en voiture et qui, à leur retour, se garaient devant la résidence universitaire, éméchés, insoucients, dégoulinants de sable et d'eau salée. Tous les mercredis et les vendredis, avant le cours de musique, j'envisageais d'écrire mon numéro de téléphone sur un bout de papier ; cette initiative me paraissait audacieuse, palpitante, une chose que les gens faisaient dans les films, les gens qui savaient s'y prendre. Pendant des semaines, dans cette salle de classe, je fus assise à côté de lui, cette proximité pareille à une vibration électrique dans

l'air, mais j'attendis la semaine précédant les examens de fin d'année pour noter mon numéro. J'ajoutai : *Tu veux qu'on se retrouve plus tard ?* Puis je déchirai le mot et, alors que nous nous installions pour passer notre examen, j'écrivis simplement mon nom et mon numéro au dos d'un ticket de caisse du café. Je ne le lui donnai pas. Je rendis ma copie et m'en allai. Je ne le revis jamais, mon beau Coréen aux cheveux hérissés. Tout au long du semestre suivant, je parcourus régulièrement des yeux les salles de classe et les couloirs et, à une ou deux reprises, j'aperçus un Asiatique aux traits anguleux que j'observai un instant avant de me rendre compte que ce n'était pas lui. Peut-être était-il reparti en Corée. Serions-nous ensemble aujourd'hui, mon Coréen et moi, parents d'un ou deux enfants, séjournant à Séoul et à Lagos, installés à New York ? Je n'aime pas cette ville. Il y a dans l'air une sorte d'âcreté ; son anonymat vous corrode. Là-bas, j'ai l'impression d'être sans amarres, comme un petit caillou secoué dans une grandealebasse indifférente. J'y habitai pendant un an, juste après l'université, dans un deux-pièces situé entre la 42^e Rue et Lexington Avenue, après avoir persuadé mon père que les écrivains en herbe devaient absolument vivre à New York. Que recelait donc cette ville qui m'incitait à me cacher, à passer des journées entières terrée dans mon appartement, à me faire livrer mes repas ou à éviter de croiser le regard de l'aimable portier ? Quand je renonçai à mes tentatives d'écriture d'un roman, je trouvai un emploi dans une agence publicitaire et je déménageai, certaine de ne jamais revenir. Pourtant, New York figurait souvent dans mes vies imaginées, peut-être parce que cette ville est justement censée y figurer. Paris y figurait aussi, une ville qui ne me plaît pas davantage. Elle exhibe son statut d'exception avec trop d'évidence et par conséquent sans grâce ; Paris présume qu'elle vous charmera simplement parce qu'elle est charmante. De plus, les Parisiens noirs ont le teint gris, comme si le mépris cordial

que la France réserve aux Français noirs avait formé une couche de cendre sur leur peau. Cette description des Parisiens noirs, je la dois à un homme que je crus aimer pendant trois ans de ma vie. Non, à un homme que j'aimai pendant trois ans ; après notre rupture, j'aurais néanmoins préféré ne pas l'avoir aimé. Darnell. Il s'appelait Darnell.

« Ils ont l'air gris et délavés. Les Français traitent leurs concitoyens noirs comme de la merde, mais si tu es afro-américain, ça passe à la rigueur », disait-il.

Un jour, me raconta-t-il, alors qu'il descendait d'un train dans une gare parisienne, des hommes en uniforme fondirent sur les voyageurs et demandèrent leurs papiers seulement aux Noirs – *Vos papiers ! Vos papiers**¹ ! Il leur suffit d'un bref coup d'œil au passeport américain de couleur bleue de Darnell pour qu'ils lui fassent signe de circuler ; en regardant derrière lui, il vit quatre Français noirs humiliés, regroupés contre un pilier de la gare, tandis que les autres passaient leur chemin sans se sentir concernés. Je voulais que Darnell me dise que cela l'avait ému, peiné ou mis en colère, mais il déclara que cet incident illustrait la réification du paradigme subjectif néo-racial. Ou quelque chose comme ça.

1. Les mots ou phrases en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

DEUX

Je le rencontrai à un dîner d'anniversaire. D'après mon amie LaShawn, on le surnommait le Denzel Washington du monde universitaire, il y avait de longues listes d'attente pour suivre ses cours d'histoire de l'art et des étudiantes aux yeux énamourés le traquaient pendant ses permanences dans son bureau. Il ne ressemblait pas à Denzel, mais c'était évidemment une simple métaphore pour désigner les hommes comme lui, à la beauté discrète. Dès que je le vis, la pesanteur se déroba sous moi. L'attirance que je ressentis fut immédiate, dévorante, élémentaire, chaque atome de mon être s'élançant soudain vers lui. Cet instant entraîna une capitulation, plutôt qu'une perte. Il avait la peau sombre et l'air tout aussi sombre. À quelques reprises nos yeux se croisèrent un instant, mais il détournait les siens, puis ne me prêtait presque aucune attention. Il y avait une sorte de mollesse nonchalante dans son allure, dans sa manière d'afficher son pouvoir ; il savait qu'il n'avait pas à fournir trop d'efforts, que le monde succombait facilement à son éclat. Quand il prenait la parole, tous les convives paraissaient captivés comme s'ils étaient assis à ses pieds, attendant que des miettes de son extraordinaire perspicacité tombent dans leur direction.

« Il s'est opposé aux droits civiques et a soutenu l'apartheid en Afrique du Sud, et je suis censé le pleurer ? dit-il, très lentement, comme s'il estimait que son auditoire aurait dû avoir le bon sens de ne

pas aborder ce sujet. Avons-nous oublié son discours de campagne sur les “droits des États” ? Et je ne parle même pas de sa guerre désastreuse contre la drogue. C’est dingue, les Reaganomics nous ont démolis. »

C’était la première fois que j’entendais le mot Reaganomics et par la suite, pendant des années, chaque fois que quelqu’un le prononcerait en ma présence, une émotion à la fois nostalgique et douce-amère me consumerait. Le dîner était terminé, tout le monde se disait au revoir, et pourtant Darnell m’ignorait toujours. J’aurais aimé être assez courageuse pour faire le premier pas, comme Omelogor, mais je n’étais pas de celles qui prennent l’initiative avec les hommes, je ne savais pas comment m’y prendre. Pour finir, il me demanda mon numéro, sans empressement, comme s’il avait pu s’en passer, et malgré tout je me sentis triomphante.

De toute ma vie jamais je ne mentis autant qu’avec Darnell. Je mentais pour lui plaire, pour être la personne qu’il voulait que je sois, et parfois pour lui arracher quelques misérables marques de réconfort. *Je suis malade*, lui écrivais-je pour le forcer à réagir, après lui avoir envoyé pendant des jours des textos restés sans réponse. Parfois il se manifestait immédiatement, d’autres fois il attendait un jour ou deux. *Bon rétablissement*, se contentait-il d’écrire ; et non pas une question qui ouvrirait la porte d’une discussion, par exemple *Comment te sens-tu maintenant ?* ou *Qu’est-ce qu’il t’arrive ?* Mes journées s’écoulaient, complètement vides, jusqu’au moment où je le revoyais. Je laissais toujours mon téléphone posé sur mon bureau à côté de moi, jamais en mode silencieux, par crainte de manquer l’un de ses appels. Dès qu’un bip indiquait l’arrivée d’un texto, je m’en emparais et j’éprouvais de l’agacement vis-à-vis de quiconque m’avait écrit, comme si cette personne, en m’envoyant un message, s’était accaparé l’espace réservé à Darnell. Ses silences me stupéfiaient ; comment la force de mes

sentiments ne provoquait-elle pas en lui une obsession semblable ? Je l'imaginai dans les entrailles de la bibliothèque, fouillant dans des boîtes remplies de documents, éternuant à cause de la poussière, sans qu'il ne songe à moi, tandis que chacune de mes pensées était tournée vers lui. J'essayais de nouveau d'écrire un roman, et j'échouais déjà à nouveau, mais face à ces silences, mon échec était encore plus criant. Je ne cessais de commencer et de recommencer, établissant des liens ténus en rapport avec Darnell dans tout ce que je lisais, m'attardant sur les passages qui parlaient d'amour, des hommes ou des relations de couple, comme si ces phrases pouvaient éclairer le mystère qu'était Darnell.

« Je m'inquiétais pour toi, disais-je quand enfin il réapparaissait.

— Mais je suis plongé dans les archives à chaque instant, et toi, tu travailles à ton roman.

— Ça ne nous empêche pas de prendre des nouvelles tous les jours, non ? Même si c'est juste un coucou rapide par texto avant ton cours ou quand tu vas aux toilettes », insistais-je, désespérée et incapable de réprimer ce désespoir. En guise de réponse, il se contentait d'un regard, ce regard méprisant qui exprimait avec tant d'éloquence sa souveraine déception et qui insinuait : « Tes besoins sont tellement ordinaires. » Je voulais de l'amour, une histoire d'amour traditionnelle. Je voulais que mes rêves et les siens s'accordent. Que nous soyons fidèles, que nous découvriions nos moi véritables, que nous nous disputions et soyons brièvement privés l'un de l'autre, toujours conscients que la douceur de la réconciliation ne serait jamais loin. Mais cette idée de l'amour était banale, affirmait-il, le fruit des récits mièvres et bourgeois dont Hollywood abreuvait les gens depuis des années. Il voulait que je sois insolite, intéressante, et il me fallut du temps pour comprendre ce que cela signifiait.

« Qu'est-ce que tu as déjà fait de *vieux* ? m'interrogeait-il. Dis-moi. »

Je lui racontais des choses qui ne s'étaient jamais produites, des histoires mouvementées et détaillées qui me passaient par la tête, comme celle du kinésithérapeute aux mains souples qui s'était interrompu au milieu d'un massage pour sortir un godemiché enroulé dans un morceau de tissu argenté. À mes yeux, la sexualité, cet enchevêtrement primitif des corps, avait toujours été liée à l'espoir d'une affinité, d'un sens, de beauté, voire de béatitude. Mais je mentais à Darnell parce que la vérité l'intéressait moins que l'insolite. Et il m'observait tandis que je racontais chacune de ces histoires, comme pour en estimer la valeur. Il lui arrivait de demander à réécouter celles qu'il aimait, et chaque fois je les enjolivais un peu plus. J'avais toujours la sensation que quelque chose était sur le point de me glisser entre les doigts. Nous étions tous deux des adultes, et Darnell gagnait sa vie en enseignant à des adultes, pourtant mes mensonges et ses attentes étaient empreints d'une affreuse puérilité. Il me confia que son ex-petite amie s'incisait les cuisses avec des lames de rasoir, y laissant des entailles ensanglantées. Une Somalienne qui s'appelait Sagal. Rien que ce prénom. Sagal. Je l'imaginais souple et agile, traversant une pièce avec grâce. Il affirmait qu'elle était brillante et aventureuse, sans me dire ce qu'il entendait par ce second qualificatif. Je n'avais pas envie de demander ce qu'elle était devenue. Elle était un fantôme qui existait dans le seul but d'exacerber mon manque d'assurance.

Un jour, il réapparut après une semaine de silence en m'apprenant qu'il était allé dans l'Alabama afin d'examiner des lithographies d'art afro-américain.

« Quoi ? Je n'étais pas au courant.

— Ben oui. » Il haussa les épaules et se laissa aller en arrière sur sa chaise comme si notre conversation l'ennuyait déjà, tout en étudiant la file de gens au comptoir du café. Darnell n'était pas quelqu'un que l'on pouvait connaître entièrement, me sembla-t-il, mais un mystère qui s'épaississait de jour en jour.

« Je pensais quand même que tu me le dirais si tu allais dans un autre État.

— Qu'est-ce que ça aurait changé ? J'aurais très bien pu être à la bibliothèque. »

Mais cela changeait tout. Et si un accident d'avion, une tornade ou un ouragan s'était produit ? Et quand bien même il ne se serait rien passé, je voulais juste savoir, ou plutôt je méritais de savoir s'il était ou non sur son campus, à quelques kilomètres de chez moi. Même s'il prenait le volant pour se rendre ne serait-ce que dans la banlieue de Philadelphie, je méritais d'être tenue au courant – dire qu'il avait quitté l'État pour aller jusque dans le sud du pays, en Alabama, à plus de mille cinq cents kilomètres de là, tout en m'ignorant pendant une semaine ! Les larmes me montèrent aux yeux.

« On en est où ? Tu me considères comme ta petite amie ? » demandai-je. Le ton nasillard, détestable, de ma voix ne m'échappa pas.

« On en est où ? » répéta-t-il, son tic s'activant au coin de sa bouche, un spasme qui exprimait tantôt de l'irritation, tantôt du mépris. « C'est une question rebattue empruntée au boubier contemporain que constitue la culture populaire. Ce genre de langage est l'ennemi de la pensée. »

Je détournai le regard en tâchant de ravalier mes larmes. Au mur du café étaient accrochés des dessins joyeux : un verre à vin flexible au bord décoré d'une fraise, une sucette plantée dans un mug de café.

« Ce qui compte, c'est que je sois là », dit-il, son visage se radoucissant brièvement, et sous la table il pressa sa jambe contre la mienne.

« Je t'aime. » Il ne répondit évidemment pas, alors j'ajoutai : « Darnell, je veux t'entendre me dire "je t'aime" ».

— Si ce n'était pas le cas, je ne serais pas là.

— Dis-le quand même, s'il te plaît. J'ai envie de l'entendre.

— Je t'aime. » Un marmonnement, mais pour moi une victoire. J'étais une mendicante qui n'avait honte de rien.

« J'adorerais entendre ça au lit.

— Quoi ?

— Quand tu dis "merde, merde, merde", ça manque tellement de romantisme.

— Tu es en pleine montée d'hormones, ma petite. »

Je ris. J'étais toujours si prompte à lâcher des rires forcés. Je lui avais expliqué qu'un médecin avait enfin diagnostiqué le mal épouvantable qui m'affligeait depuis des années et qui me faisait souffrir, vraiment souffrir, plusieurs jours chaque mois, durant lesquels j'avais pour moi-même un tel dégoût que mon esprit se fermait, mon corps gonflé se vidait de toute énergie et de tout espoir – un trouble dysphorique prémenstruel.

« En quoi c'est différent d'un syndrome prémenstruel ? » C'est tout ce que Darnell m'avait demandé, avec une froideur objective, comme si j'étais une étude de cas dépourvue d'âme. Chaque fois que je lui confiais des détails intimes, il répondait d'un air détaché ou sur un ton allègrement railleur qui me piquait au vif. Mais je dissimulais ma peine dans un rire, car éprouver de la peine aurait donné l'impression que j'avais besoin d'attention, or Darnell trouvait le besoin d'attention assommant. L'amour que je lui portais était une créature exsangue, privée de raison. Même nos relations physiques n'étaient pas une

consolation. Pour un homme attiré par des histoires insolites, il se montrait individualiste, prévisible, indifférent aux besoins d'autrui, et quand il s'apprêtait à jouir et lançait « Merde, merde, merde », je fermais mon esprit à ces mots, ce qui poussait mon corps à se barricader à son tour. L'amour peut être une forme d'automutilation, si de fait c'est bien de l'amour. Nous faudrait-il un autre mot pour désigner cet état d'euphorie malsaine ? Cette absence ardente de contentement ? Je vérifiais en ligne ce que l'on disait de Darnell, lisais des choses que j'avais déjà lues et examinai des photos que j'avais déjà vues. Je créais de faux comptes de messagerie et lui envoyais des e-mails en me faisant passer pour des étudiantes amoureuses de lui, et j'éprouvais du soulagement quand il ne leur répondait pas, tout en m'inquiétant à l'idée qu'il le ferait peut-être plus tard. Je suis aujourd'hui déconcertée quand je repense à la folie de mes émotions.

Tous les ans, mon père nous emmenait au Portugal pour des vacances en famille, d'abord à Lisbonne, puis à Porto et à Madère, la seule occasion où il dépensait sans compter. Il affirmait vouloir ainsi manifester sa gratitude envers le Portugal, venu au secours du Biafra durant la guerre. De la même manière qu'il se mettait à encourager le Portugal pendant la Coupe du monde dès que les équipes noires africaines étaient éliminées. Au gré des années, je vis Lisbonne changer. Nous étions par le passé les seuls Africains à faire les boutiques de l'Avenida da Liberdade, et les commerçants se mettaient à parler anglais aussitôt que nous passions le seuil de leur magasin. Puis, après le boom pétrolier en Angola, les rues se remplirent d'Angolais en Gucci et en Prada qui achetaient justement du Gucci et du Prada, et les vendeurs commencèrent à s'adresser à nous en portugais, supposant que nous étions nous aussi angolais.

« Une ironie historique, l'Angola qui sauve l'économie portugaise », dit mon frère Bunachi, tandis que nous observions une

vendeuse portugaise qui, un genou à terre, aidait une Anglaise à essayer une paire de chaussures de marque. Je pris discrètement des photos de la cliente aux cheveux permanentés tirés vers l'arrière, et qui, hautaine, gardait les yeux mi-clos pendant qu'on lui enfilait les souliers. J'envoyai les clichés à Omelogor avec une légende railleuse : *Le Portugal à genoux*, à quoi elle répondit : *Très drôle, tu devrais mettre ton roman de côté et te lancer dans la littérature de voyage*. Elle plaisantait, mais l'idée fit aussitôt son chemin dans mon esprit. Le tourisme était si souvent tourné vers le passé, mais qu'en était-il du présent ? Les restaurants et la vie nocturne en disaient davantage sur un endroit que les musées et les vieux châteaux. Je quittai mon emploi, grisée par le nouveau projet qui m'attendait, et déjà j'imaginais mes articles et une lettre de présentation expliquant que je composais de « Plaisantes observations écrites d'un point de vue africain ».

Je voyageais confortablement, réservais des taxis, faisais les boutiques et me promenais seule. Je racontais que j'avais mangé une omelette trop salée dans un célèbre hôtel parisien, passé une soirée dans la rave d'un club de Budapest avec d'autres femmes qui voyageaient seules ou encore compté les vêtements mis à sécher sur des cordes à linge au-dessus des rues pavées du Trastevere à Rome. Tous les magazines de voyage refusèrent mes articles. L'un d'eux me renvoya ma lettre de présentation barrée d'un NON en majuscules suivi d'un point d'exclamation. Celui-ci me destabilisa. Cette barre et ce point étaient si agressifs. Je relus mon article en quête d'indices susceptibles d'expliquer en quoi il méritait une telle gifle. Un simple « non » aurait suffi, même si je trouvais excessif d'inscrire des lettres aussi imposantes – et capitales – en travers de la page. D'autres publications m'envoyaient un fin morceau de papier, un quart de feuille, avec deux lignes impersonnelles m'informant que cet article ne correspondait pas à leur ligne éditoriale.

Sur un forum en ligne consacré à la littérature de voyage, je demandai aux autres auteurs si l'un d'eux avait déjà reçu un « non » assorti d'un point d'exclamation. J'étais la seule. Mais ils me firent part des refus qu'ils avaient essuyés de leur côté, quand un rédacteur en chef avait par exemple accepté de publier un article puis fait marche arrière après la révision finale. Quelqu'un fit observer que le point d'exclamation était peut-être une coquille. Non, répondis-je, car il était manuscrit. Quelqu'un d'autre expliqua que les propositions d'articles se transmettaient de plus en plus souvent par voie électronique et que, très bientôt, plus personne ne recevrait de réponses grossières de la part d'un rédacteur en chef mal luné. *Les jugements d'un rédacteur en chef sur votre travail ne sont jamais définitifs*, fit observer un autre participant. *Il est possible que cet adepte du point d'exclamation apprécie votre prochain article et décide de le publier.*

Je le remerciai. Dans la jungle d'Internet, il existait encore des inconnus capables de faire preuve de gentillesse. Sur ces forums, je trouvais des astuces et des idées, je me fis des amis virtuels qui avaient publié des récits dans de vrais magazines de voyage, et il m'arrivait parfois d'aller visiter des endroits où ils étaient allés, eux aussi.

Au retour, dans l'avion, je me sentais revigorée, l'esprit palpitant, les pages de mon carnet noircies. Les idées se bouscullaient dans ma tête, mais, quand je m'installais dans mon bureau et que j'essayais de les entrelacer pour en faire des phrases, elles m'échappaient aussitôt, demeurant obstinément séparées les unes des autres, refusant de s'unir. Alors, le cerveau embrumé par la contrariété, j'écrivais des choses qui ne correspondaient pas tout à fait à ce que je voulais dire, et j'avais l'impression que mes mots authentiques étaient à ma portée, terriblement proches, sans que pourtant je ne réussisse jamais à les saisir.

« Tu te lances dans la littérature de voyage, maintenant ? demanda ma mère. Tu es devenue exploratrice de terres étrangères ?

— Non, plutôt observatrice des habitants de terres étrangères et dégustatrice de leur gastronomie », répondis-je en souriant.

Elle leva les yeux au ciel et battit des mains — On aura tout vu ! semblait-elle dire. Je ne lui en voulais pas de sa méfiance. J'étais à nouveau là avec mon orgueil démesuré, après avoir enchaîné les petits boulots depuis la fin de mes études, au lieu de rentrer au Nigeria pour rejoindre mon père et Afam dans l'entreprise familiale.

« Tu ne touches rien tant que ton article n'est pas publié ? Comment vas-tu payer toutes ces observations et ces dégustations ?

— Avec mon propre argent.

— Avec l'argent de ton père, tu veux dire, celui qu'il dépose sur ton compte.

— Maman, si quelqu'un met de l'argent sur ton compte, il t'appartient, pas vrai ?

— Tu ne l'as pas gagné. »

Elle non plus n'en gagnait pas, et elle dépensait davantage l'argent de mon père que ce dernier ne le faisait. Mais je n'aurais évidemment jamais dit une chose pareille de vive voix. Plus tard, je surpris une conversation entre mes parents et, au ton théâtral de ma mère, je compris qu'elle tenait à ce que je les entende.

« D'abord, c'était les romans, et maintenant, la littérature de voyage. Et si nous n'avions pas les moyens de financer tout ce qu'elle a envie de faire ?

— Mais nous les avons.

— Tu dois arrêter de gâter ta petite dernière. Ce n'est pas bon pour elle ; elle a toujours été trop délicate, ce n'est pas lui rendre service. »

Mon père répondit par un bref murmure, un son neutre, pacifiant. Sous sa nature perspicace, prudente, il y avait aussi un rêveur qui

savait ce qu'était un rêve et laissait les autres rêver. Ma mère me protégeait à sa façon, la seule qu'elle connaisse, en m'assurant des vérités pleines de bon sens, ayant fait leurs preuves, dictées par la norme. Souvent je la voyais m'observer, les yeux troublés par la perplexité, moi son bébé, sa seule et unique fille, qui refusait de revenir au pays, errant ici et là comme une feuille sèche pourchassée par le vent. Il me manquait le genre d'ambition qui lui était familière, ce dont elle tenait les États-Unis pour responsables. Il fallut des années avant qu'elle cesse de me demander quand je reviendrais m'établir au Nigeria, comme si ma vie ici était un simple prélude. Les États-Unis étaient comparables à une fête dont l'hôte est paré à toute éventualité, n'importe laquelle. Je voulais rester, car ici personne ne me jugerait jamais trop bizarre. Mais je me gardais bien de le dire à ma mère, parce qu'il me paraissait injuste d'attendre d'elle qu'elle le comprenne.

Darnell chercha le nom de mon père sur Google. « Putain, la vache. C'est vraiment sa valeur nette ? s'exclama-t-il.

— Tu sais bien que ces choses sont toujours exagérées, dis-je.

— Non, je ne le sais pas. Certains d'entre nous ont des parents qui ignorent qu'on peut estimer sa "valeur nette". C'est vrai, je savais que tu étais une princesse, avec ton appart tape-à-l'œil en plein centre-ville, et le fait que tu quittes ton boulot du jour au lendemain pour te consacrer à la littérature de voyage, ajouta-t-il, tout en encadrant de ses doigts repliés "littérature de voyage" de guillemets invisibles. Mais je ne m'attendais pas à ça, putain. »

Dès lors, il blagua souvent sur la fortune de ma famille, des taquineries toujours constellées d'épines. Il me dit que l'un de ses amis aidait bénévolement une famille africaine émigrée installée dans le New Jersey à obtenir des papiers avant d'ajouter : « Une vraie famille africaine, pas comme la tienne », à croire que l'opulence faisait de nous des Africains impurs.

L'alcool aidant, son humour mordant, qui n'était pas tout à fait de l'humour, se déchaînait et emplissait la pièce. Après quelques verres avec ses amis, il aimait dire : « Vous savez que les ancêtres de Chia ont probablement vendu les miens ? Elle est l'héritière d'une vieille fortune igbo qui remonte à des siècles. Sur cette côte d'Afrique de l'Ouest, ils ne vendaient pas que des fruits du palmier aux Blancs. »

Ses amis se raidissaient, affichant des expressions mitigées, comme s'ils ne pouvaient se permettre de rire tout en ne pouvant pas non plus s'en empêcher. Au début, je répondais en plaisantant : « La guerre du Biafra a anéanti les vieilles fortunes igbos, donc notre argent est flambant neuf. » Mais la blague tombait à plat, et je me contentai par la suite d'arborer un sourire qui leur assurait mes remords. Du moment que cela calmait la colère sourde de Darnell. C'était une forme étrange de rancœur, car elle n'était pas dépourvue d'une certaine admiration. Lors d'un gala de bienfaisance auquel l'un de ses amis nous avait invités à New York, Darnell déclara d'un ton vantard au Blanc qui, issu d'une vieille famille anglo-saxonne protestante, avait payé notre repas : « Les savons chics que vos ancêtres new-yorkais faisaient venir de Londres dans les années 1880 étaient fabriqués avec l'huile de palme que la famille de Chia exportait depuis l'Igboland.

— C'est merveilleux », répondit l'homme sans cesser de hocher la tête, le visage rougi par l'alcool, s'efforçant de dissimuler son embarras.

J'en fus troublée, mais je songeai qu'il y avait eu pire le jour où la conseillère universitaire chargée d'accueillir les étudiants étrangers avait demandé à sa collègue, alors que j'attendais pour remplir un formulaire : « Alors, l'argent de sa famille, il est vraiment si sale ? »

J'en étais restée muette de stupeur. Ce n'est qu'après m'être éloignée dans le couloir que je pensai à une repartie que je n'aurais de

toute façon pas eu le courage de lancer : « La fortune de ma famille est plus propre que vous ne le serez jamais. »

Je repoussai mon premier voyage en Inde parce que Darnell sortit soudain de son silence. Il apparut sur le seuil de mon appartement, après des journées de textos restés sans réponse, son sac noir en bandoulière devant lui. Dès que je le vis, le ciel et la terre ne firent plus qu'un, et tout fut parfait. Mon excitation me rendait aussi fébrile que les jours où j'avais bu trop de café. Je ne tenais plus en place, lui demandant ce qu'il avait envie de faire, s'il préférait que je commande à dîner ou que nous sortions, et son sweat avait une tache, est-ce qu'il voulait que je lance une machine ? Il était paresseusement allongé sur mon canapé, et je m'assis à côté de lui et lui effleurai tendrement la joue. D'habitude, je ne le touchais jamais à moins qu'il ne me touche le premier, parce que mon faible pour les caresses aurait pu être vu comme un énième défaut. Il pressa ma paume contre son visage et, l'espace d'un instant, j'eus l'impression que nous nous connaissions, que notre avenir se dessinait avec certitude. Plus tard, je lui demandai s'il voulait bien lire l'article que j'avais écrit. Je ne le lui avais jamais proposé parce que je savais qu'il ne valait mieux pas, mais cette journée me semblait exceptionnelle et nimbée d'espoir. L'article, intitulé « Comment nous autres Nigériens voyageons avant même de partir en voyage », portait sur les obstacles que j'avais rencontrés à cause de mon passeport, les refus de visa, les délais d'attente prolongés, les regards noirs et chargés de soupçons du préposé aux visas à l'ambassade d'Inde. Sur le passeport nigérian en tant qu'objet de méfiance.

« C'est un peu différent, je veux savoir ce que tu en penses, dis-je.

— Il te faut un lecteur objectif », répondit-il. Il s'abstint de regarder l'ordinateur portable que j'avais poussé dans sa direction. Me

dire qu'il me fallait un point de vue objectif était sa façon à lui de décliner mon offre.

« Tu évalues pourtant le travail de tes amis.

— Ce n'est pas pareil », répliqua-t-il sèchement.

Je ne lui proposai plus jamais de me lire, de la même manière que je ne lui confiais pas mes angoisses, afin de le protéger du fardeau que je pouvais être.

Alors que je modifiais ma réservation d'hôtel à Delhi, il me demanda : « Est-ce vraiment de la littérature de voyage si tu voyages dans le luxe ?

— Ce n'est pas vraiment du luxe.

— Pour toi, peut-être. Il y a des gens qui partent avec un sac à dos et logent dans des auberges de jeunesse, ce genre de trucs.

— Mais il y en a d'autres qui voyagent comme moi. Je ne crois pas que la littérature de voyage doive se limiter au tourisme à petit budget.

— Lecteur, reste dans la classe qui est la tienne ! Tes arrogants supérieurs te l'ordonnent ! railla-t-il.

— Si tu lisais mes articles, tu saurais que ça n'a rien à voir. »

Il me lança un coup d'œil, et je me rendis compte qu'il trouvait ma réponse impertinente, ce qui n'avait pas été mon intention.

« Je ne voulais pas parler de *toi* en particulier, mais des gens en général, me défendis-je avant de rire. Si on lisait ce que j'écris, on verrait que je ne suis pas arrogante du tout.

— Bon, bon, d'accord », concéda-t-il avec, au coin de la bouche, ce tic qui mettait en pièces mon amour-propre. Je commençai à m'inquiéter : me montrais-je condescendante ? Je relus mon dernier article et coupai le paragraphe qui racontait que j'avais pris un taxi pour parcourir pendant des heures la campagne autour de Zurich. Peut-être était-il arrogant de se balader en taxi plutôt que de prendre un autocar de tourisme. Mais c'était une histoire vraie, alors pourquoi

faire semblant ? Je replaçai le paragraphe, puis l'effaçai de nouveau. Je me sentais aussi déroutée que je l'avais été en dernière année universitaire, au cours d'une excursion au Mexique avec un groupe d'amis pendant les vacances de printemps. Une fille que je ne connaissais pas m'avait demandé : « Tu prends un taxi pour aller à Tulum ? Mais qui fait ça ? Le prix de la course suffirait à nourrir pendant un an les gosses qui vivent dans les montagnes. » Je me rappelais ses sourcils pâles, son visage échauffé et accusateur, à croire que je m'étais approprié l'argent destiné à nourrir des enfants dans les montagnes. Je ne savais même pas de quelles montagnes elle voulait parler. Mais j'avais annulé ma réservation de taxi et pris le bus, comme tout le monde. Plus tard, LaShawn me le reprocha : « Pourquoi tu as fait ça ? On avait carrément envie d'y aller en taxi avec toi. »

Je regrettais de ne pas avoir tenu bon à l'époque. Je réinsérai le paragraphe à propos de ma virée de près de sept heures dans la campagne zurichoise avec mon chauffeur chaleureux et bavard, issu d'une famille d'agriculteurs de Vnà et qui parlait le romanche, une langue dont j'ignorais jusqu'alors l'existence. Était-il là encore condescendant de lui consacrer une partie de mon article ? Je finis par effacer de nouveau le paragraphe.

Les amis de Darnell étaient le genre de personnes qui pensaient en savoir beaucoup. Leurs conversations étaient toujours alimentées de plaintes ; tout était « problématique », même les choses qu'ils approuvaient. Ils avaient l'esprit de clan, mais le manifestaient avec anxiété, se tournant les uns autour des autres, se surveillant sans cesse pour flairer une faille, une anomalie, un sabotage en préparation. Ils se montraient ironiques quand il s'agissait d'aimer ce qu'ils aimaient, par crainte d'aimer ce qu'ils n'étaient pas censés aimer, et incapables d'éprouver de l'admiration, si bien qu'ils critiquaient ceux qu'ils

auraient pu se contenter d'admirer. *Personne ne se voit accorder une bourse aussi vite à moins de coucher avec un type blanc et chauve. La moitié de ce bouquin a été carrément volée à un postdoc. Il a fini ce truc trop vite, ce n'est pas de la vraie recherche, il ne fait pas le poids.*

En leur présence, je me sentais complètement demeurée. J'étais la fille d'un homme riche et j'avais publié deux articles dans un magazine en ligne dont personne n'avait jamais entendu parler. Si encore j'écrivais des essais compliqués pour des revues prestigieuses.

« D'après Darnell, tu as visité l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud », me dit Shannon, la femme noire qui enseignait la civilisation américaine. Elle semblait moins guindée et beaucoup plus jeune que les autres, avec ses tee-shirts imprimés, ses jolies tresses fines et cuivrées remontées en deux chignons de petite fille.

« Oui », répondis-je.

Elle me dévisagea, attendant que je poursuive.

« J'ai découvert que de nombreux pays d'Amérique latine étaient extrêmement métissés », dis-je, et je songai immédiatement que je devais paraître idiote.

« Il est intéressant de réfléchir aux tenants et aux aboutissants de l'invisibilité de la diaspora noire en Amérique latine », déclara Shannon. Elle parlait très souvent des « tenants et des aboutissants ». Ils le faisaient tous.

Je repensai à mon article sur le Brésil qui comparait deux restaurants : « Comment être insouciant à Rio ou m'as-tu-vu à São Paulo ». J'avais trouvé ce titre ingénieux, mais je percevais à présent combien l'article tout entier était superficiel. Shannon ne lirait de toute manière jamais un obscur magazine en ligne fondé en Nouvelle-Zélande.

« J'ai eu du mal à croire que la moitié de la population brésilienne était noire. On ne voit jamais de Noirs sur les images représentatives

du Brésil », dis-je dans l'espoir que cette remarque serait plus convaincante.

Darnell remua sur son siège et pinça les lèvres ; je voyais bien qu'il n'était guère impressionné, peut-être était-il irrité. Si seulement j'avais su m'exprimer comme ses amis.

« C'est un effacement structurel, un génocide symbolique, parce qu'il suffit de ne pas être vu pour ne pas exister, précisa-t-il.

— Exactement. À ceci près que ce génocide n'est pas seulement symbolique », déclara Charlotte, la femme blanche qui enseignait la sociologie.

« J'ai survécu au génocide », dit Thompson d'un ton pince-sans-rire ; ce Garifuna originaire du Belize était plasticien et sa barbe m'évoquait une carte noire peinte sur son menton. Je ris, reconnaissante, parce que Thompson adoucissait toujours la dureté de leurs regards.

Lors de notre première rencontre, il m'avait demandé si Chia était un diminutif, puis il avait répété « Chiamaka » en donnant l'impression que je pouvais être quelqu'un d'intéressant.

« Justement, à propos de littérature de voyage, reprit-il d'un ton chantant, serait-ce t'insulter que de dire que tu es trop belle pour écrire des articles touristiques, Chia ? Tu aurais pu être actrice. »

Je lançai un coup d'œil à Darnell. Puisqu'il avait l'air amusé, je m'esclaffai et répondis : « Je suis parfaitement incapable de jouer la comédie.

— C'est le cas de nombreux acteurs, dit Thompson.

— Pour info, Thompson, une femme peut être belle et se consacrer à un métier n'ayant aucun rapport avec son physique », affirma Shannon avec beaucoup de sérieux, comme si Thompson n'avait pas cherché à plaisanter. « De surcroît, il nous faut davantage d'écrivaines

voyageuses. Voyager en tant que femme comporte des défis uniques en leur genre.

— C'est vrai, acquiesça Thompson.

— La littérature de voyage est un genre complaisant », décréta Charlotte en me regardant. Elle était petite et menue, avec le visage constipé et sans humour d'une personne qui avait besoin de se plaindre pour s'épanouir.

« Je vois ce que tu veux dire, m'empressai-je de répondre. Mais j'espère que mes articles ne sont pas trop complaisants. Je reviens des Comores, un pays tellement fascinant.

— L'une de mes amies à l'université Brown y a travaillé, dit Charlotte.

— Ah, vraiment ? » Elle parlait de l'Afrique seulement comme d'un endroit où ses amis avaient « travaillé » – untel ou unetelle avait travaillé en Tanzanie, au Ghana, au Sénégal, en Ouganda –, et j'imaginai son Afrique où toute une foule de Blancs se donnaient du mal sous un soleil ardent sans être remerciés pour leurs efforts. C'était hilarant, mais j'essayais toujours de faire mine d'être attentive et intéressée.

« Sympa, ton tee-shirt, dit Thompson à Shannon.

— Ce vieux machin », répondit-elle en baissant les yeux vers le vêtement en question, sur lequel était imprimé un portrait de Mary J. Blige coiffée d'un chapeau, le visage en partie dissimulé.

« Suis-je le seul à penser que la beauté de Mary J. n'est pas suffisamment reconnue ? Ce sujet mérite d'être exploré, dit Thompson.

— C'est quoi, cette obsession misogyne pour la beauté, aujourd'hui ? répliqua Shannon.

— Pourquoi est-ce misogyne ?

— Il faudrait plutôt se demander pourquoi le talent de Mary J. n'est pas suffisamment reconnu, intervint Charlotte.

— Personne ne conteste son talent, dit Thompson. Elle est belle, mais, à l'évidence, l'industrie musicale ne récompense pas le physique de certaines femmes noires.

— En plus, avec la complicité des femmes récompensées », ajouta Charlotte, comme si elle jugeait défavorablement non seulement l'objectivation des femmes, mais aussi le fait qu'elles puissent être attirantes. Il était évident qu'elle cherchait à me faire passer un message : l'intérêt que présentait la beauté n'était pas digne de son attention, la beauté en soi était problématique et la beauté était apparemment mon seul atout. Elle me dévisagea, et je détournai les yeux, m'employant à découper mon steak cuit à point. Je m'y pris soigneusement, ralentie par mon assurance en chute libre.

« Je n'arrive pas à croire que j'ai renié mes principes et acheté un iPhone. Apple est tellement problématique », dit Shannon, qui tenait délicatement son téléphone au creux de sa paume comme une offrande faite à contrecœur.

— Apple a pour ambition d'homogénéiser nos pensées et nos actes, déclara Charlotte. Il ne s'agit pas d'inciter à la créativité ou de résoudre des problèmes ; ce projet vise à développer le conformisme et la banalité de masse. C'est à mettre en parallèle avec les tenants et les aboutissants de l'hétéronormativité. » Puis elle se tourna vers moi et me dit : « Tu manges la mort. »

J'essayai désespérément de faire le lien entre Apple, mon assiette et la mort.

« Oh. Tu veux parler de mon steak. En tout cas, c'est une mort savoureuse », répondis-je en arborant soudain mon sourire radieux et factice. Je voulais que Darnell prenne ma défense – il mangeait lui

aussi de la viande, même si, ce soir-là, il avait commandé une salade de boulgour –, mais il garda le silence.

Charlotte n'en avait pas terminé avec moi. « Si encore les gens voyaient la quantité de viande non digérée qui traîne dans leurs intestins. C'est dégoûtant. Sans oublier que la consommation de viande a des conséquences terribles pour le Sud global, surtout l'Afrique.

— Charlotte, Charlotte, Charlotte, l'interrompit Thompson. Ce n'est pas ainsi que nous convertirons qui que ce soit à la cause du changement climatique. Il nous faut une meilleure stratégie de com.

— La conciliation n'envoie jamais le bon signal », répliqua Charlotte, et Thompson, souriant, tendit un bras vers elle pour la serrer brièvement contre lui.

« As-tu déjà écrit sur le Belize, Chia ? Tu devrais y aller. Je t'y emmènerai, proposa-t-il avec un clin d'œil appuyé.

— Eh, Thompson. Qui t'a autorisé à emmener ma nana où que ce soit ? » demanda Darnell.

Sa possessivité, aussi espiègle soit-elle, provoqua en moi un vif élan de bonheur. *Ma nana*. J'adorais l'entendre prononcer ces mots, et il le faisait si rarement. Parfois, en public, il était si indifférent à moi que je craignais qu'il n'attende simplement la fin de la soirée pour m'annoncer que c'était terminé entre nous.

« Nous pourrions y aller cet été, quand Darnell fera ses recherches sur le terrain avec des sculpteurs agriculteurs ou ce genre de trucs, insista Thompson avant de partir de son rire retentissant.

— Ah mais, cet été, Chia a prévu de s'isoler pour écrire, dit Darnell. Dans sa maison du Maryland. Son père lui a acheté une propriété dans une banlieue résidentielle du Maryland parce qu'elle voulait un endroit paisible pour écrire son bouquin. Oui, juste pour

écrire tranquillement dans cette baraque, avec une cheminée et une employée de maison.

— Génial, c'est la vie que je veux ! s'exclama Thompson.

— Les riches qui achètent des maisons qui restent inoccupées une partie de l'année alors qu'il y a une crise du logement, c'est une forme de violence, dit Charlotte.

— En réalité, il s'agit d'une maison de famille, répondis-je. Mes parents y logent quand ils me rendent visite. » Prenant conscience que j'étais un peu trop sur la défensive, je tentai une plaisanterie – « Darnell a oublié de dire que l'employée de maison n'a pas été livrée avec la propriété » –, laquelle, naturellement, tomba à plat. Un léger dédain brillait dans les yeux de Charlotte. Je mastiquais ma viande, haïssant cette femme tout en rêvant d'obtenir son approbation. Darnell m'avait montré des photos qu'il avait prises dans la résidence secondaire des parents de Charlotte, sur lesquelles on voyait des chiens au poil soyeux et des pièces au décor miteux, aux teintes défraîchies, typiques de la Nouvelle-Angleterre fortunée. Je me demandai si cette maison était elle aussi « une forme de violence », à moins que cette violence ne se manifeste seulement quand des gens différents d'elle possédaient des résidences secondaires. Je ne l'aurais jamais dit, bien entendu, car il me manquait le courage d'Omelogor. Je me contentai d'arborer mon habituel sourire de désespoir et de résignation mêlés. « Charlotte ne m'aime pas, confiai-je plus tard à Omelogor, mais si j'étais une Africaine pauvre, elle serait moins antipathique.

— C'est n'importe quoi, tu n'as pas besoin de sa sympathie, répliqua aussitôt ma cousine. Ces gens ne supportent pas les riches qui viennent des pays pauvres, parce que ça signifie qu'ils ne peuvent pas te plaindre.

— Ce n'est pas vraiment le genre de Charlotte », dis-je, consciente que ce n'était pas cette femme que je protégeais ainsi, mais Darnell.

Après tout, nos amis intimes offrent un aperçu partiel de qui nous sommes vraiment, nous les choisissons, la nature ne nous les a pas alloués, contrairement aux membres de notre famille, et le fait que Darnell était proche de Charlotte dévoilait un certain aspect de sa personnalité. Omelogor pouvait se montrer extrêmement cinglante à propos des gens qui ignoraient tout de l'Afrique, et je ne voulais pas que Darnell se retrouve pris au piège de son dédain. J'atténuais et modifiais déjà les anecdotes que je lui racontais au sujet de Darnell, l'estomac légèrement noué à l'idée qu'elle s'en aperçoive, elle qui me connaissait si bien. Je lui dis un jour que les rédacteurs en chef me répondaient plus aimablement depuis que j'avais rencontré Darnell. « C'est donc grâce à l'essence magique de Darnell ? » rétorqua-t-elle.

C'était plus facile au téléphone, au moins elle ne me dévisageait pas avec insistance, la tête penchée sur le côté – il n'existait pas de regard plus perçant que le sien. Elle voyait les gens, elle voyait clair en eux. De seulement deux ans mon aînée, elle avait cependant toujours veillé sur moi avec vigilance, prête à intervenir et à me protéger de moi-même. Je dis à Darnell qu'elle était brillante et intrépide, se distinguant avec éclat partout où elle allait, une étoile-née qui accomplissait des choses éblouissantes en tant que banquière à Abuja.

« Tu parles d'elle comme d'un mythe, constata Darnell.

— Ah bon ?

— Ouais. Comme si elle ne pouvait rien faire de mal. Son père est riche, lui aussi ?

— Oh non, c'est un simple maître de conférences », répondis-je en toute hâte et, aussitôt, la honte se répandit lentement en moi. Pourquoi avais-je parlé de la sorte de mon cher oncle Nwoye ? C'était vrai, il n'était pas riche et l'argent ne lui importait absolument pas, mais dire de lui, sur ce ton, qu'il n'était qu'un « simple maître de

conférences » était inutilement rabaissant, une remarque destinée à contenter Darnell et non à définir qui mon oncle était réellement.

« C'est un précurseur et il a fait ses études à Cambridge ; il jouit d'une renommée internationale dans son domaine, ajoutai-je. C'est le frère de ma mère. Il est adorable, très gentil, et distrait, aussi, pour des tas de choses. On dit souvent que c'est le seul universitaire qui ne sait pas se servir d'une télécommande. »

Un rédac-chef adjoint d'*Out Wonder* me contacta pour me dire qu'il appréciait mon article sur Copenhague et souhaitait en lire une version révisée avec un peu plus de peps. Un vrai rédac-chef, pas quelqu'un qui travaillait en indépendant de chez lui à Auckland. *Out Wonder*, un magazine avec un comité de rédaction, qui rétribuait en argent, pas en exemplaires d'auteur. Je fermai les yeux et vis le sommaire, les noms de vrais écrivains s'étalant sur la page et, quelque part parmi eux, le mien, moi. Naturellement, un article publié ouvrirait la voie vers d'autres publications, des commandes et des éditeurs en quête de nouveaux visages. Ce serait peut-être la genèse de mon livre : Tout commença avec un article sur Copenhague. Je n'étais pas capable d'écrire un roman, mais un recueil de récits de voyage pleins de légèreté était à ma portée, recueil dont j'avais déjà le titre bien en tête : *Les aventures non aventureuses d'une Africaine*. J'accéderais à la cour des grands. Ma mère croirait enfin en moi, mon livre entre les mains, le feuilletant, en envoyant des exemplaires à tous ses calomniateurs, réels et imaginaires. Je relus mon article sur Copenhague comme s'il avait été écrit par quelqu'un d'autre afin d'y déceler l'étincelle magique susceptible d'expliquer l'intérêt d'*Out Wonder*.

Une élégante cycliste a manqué de me renverser ce matin parce que j'observais distraitemment d'autres élégantes cyclistes qui se rendaient au travail en sens inverse. Qui plus est chaussées de jolis souliers, et non de baskets. Elles ne transpirent donc pas ? Et pourquoi tout le monde dans mon hôtel parlait-il anglais, alors que j'avais envie d'entendre du danois ? Ce petit établissement de charme souhaitait-il affirmer son patriotisme en proposant une extraordinaire diversité de réglisse dans mon minibar ? Telles étaient les questions qui me préoccupaient. J'avais des fringales nocturnes et ce que je désirais par-dessus tout, c'étaient des bonbons, des bonbons bien sucrés, pas de petites friandises colorées, qui toutes avaient un affreux goût de médicament.

Un peu plus de peps ? J'ignorais ce que cela signifiait, mais je décidai de repartir pour Copenhague afin d'y dénicher ce peps et de réécrire mon article sur place. J'étais si enthousiaste que je me sentais redynamisée, pleine d'entrain. Je parlai d'*Out Wonder* à Omelogor et à Zikora, mais je ne dis rien à Darnell, car j'avais peur de son indifférence, laquelle entamerait ma bonne humeur. J'avais pourtant envie qu'il vienne avec moi, puisque j'avais envie qu'il fasse tout avec moi.

« Savais-tu que le Danemark avait fait le commerce d'esclaves africains ? lui demandai-je.

— Évidemment, répondit-il, condescendant, comme si j'étais la seule personne à l'avoir jusqu'alors ignoré.

— Je suis justement en train de me renseigner sur le fort aux esclaves construit par les Danois au Ghana. » Je ne m'intéressais pas à la traite des Noirs danoise, mais je tenais à ce que Darnell le croie ; c'était un sujet sombre, suffisamment grave. « J'envisage de retourner

au Danemark. À Copenhague et à Aarhus. Tu veux venir ? Tes cours ne reprennent pas avant deux semaines.

— Franchement, ça ne me plaît pas trop d'être un "homme entretenu". Quand je pense à ce que le voyage à Maurice t'a coûté, j'en ai encore des sueurs froides.

— Cette fois, j'ai des billets achetés avec des miles, donc, en théorie, ils sont gratuits, dis-je, ce qui était faux.

— Je vais voir », répondit-il d'un air sceptique, mais je savais qu'il viendrait. Simplement, il lui fallait d'abord observer le rituel consistant à afficher sa réticence. Quand je payais, il refusait toujours, alors qu'il voulait que je paie, je le savais. Parfois il retardait le moment de sortir son portefeuille, même pour les plus petites dépenses, par exemple pour un pack de bières acheté en fin de soirée dans un Walgreens. Pour son anniversaire, il déchira le papier cadeau cuivré dans lequel j'avais emballé un MacBook et un iPhone, puis me dit : « Merci, bébé, mais tu abuses, c'est trop, c'en est presque vulgaire.

— L'écran de ton téléphone est fissuré, et tu répètes sans arrêt que ton ordinateur portable rame.

— Oui, mais quand même. Tu aurais pu n'en choisir qu'un seul. » Il garda pourtant les deux. Et le jour où, penaude, je glissai un billet de première classe dans le livre qu'il lisait, il me dit : « Hé, t'essaies de m'acheter ? »

Je ris. Mais dans un sens, c'était vrai. Je payais les bouteilles de bon vin, les massages, les sorties au restaurant, une femme de ménage pour son appartement : des changements dans son quotidien qui l'incitaient à se moquer de lui-même parce qu'il les appréciait, des expériences qui ne lui étaient possibles que s'il restait avec moi. C'était une façon de l'acheter. Il fut de mauvaise humeur tout au long de ce voyage d'anniversaire, comme s'il avait de la rancœur à cause de ce qu'il avait accepté, tandis que j'étais sur mes gardes et indécise,

marchant sur des œufs afin de ne pas l'offenser. « Putain, la vache. C'est somptueux, une vraie douche à l'italienne dans un aéroport », fit-il observer dans le salon de première classe, et je faillis m'excuser. Une fois à Maurice, tout l'irrita, rien ne méritait d'éloges. Il voulut annuler l'excursion en bateau ; il se moquait de voir la cascade ; il avait de toute façon pris du retard dans ses corrections de copies. Son humeur grincheuse était peut-être un acte d'expiation : il était problématique d'aimer les voyages luxueux et à présent, le moins qu'il puisse faire, c'était de ne pas y prendre de plaisir. Mo, un homme ratatiné qui ressemblait à un Indien, nous conduisait le long de routes sinueuses en nous indiquant telle ou telle curiosité avec animation. *La mère de ma femme habite ici. Avant, il n'y avait là qu'une forêt à l'état sauvage.*

Je discutais avec lui, attendant que Darnell fasse de même, mais il regardait par la vitre et n'ouvrit la bouche que pour se plaindre d'une piqûre d'insecte qui le démangeait dans le cou. Mo n'arrêtait pas de jeter des coups d'œil à Darnell dans son rétroviseur, espérant une réaction, un échange d'homme à homme. « C'est passionnant ! » m'exclamais-je d'un ton exagérément enjoué afin de compenser l'indifférence de mon compagnon. À l'aéroport, le jour de notre départ, j'ouvris mon portefeuille pour donner à Mo un pourboire en dollars américains. J'avais quelques billets de vingt et un de cent. Je pliai celui-ci en deux et le plaçai dans sa main.

« Merci, dit-il en s'apprêtant à tourner les talons. Bon voyage ! À la prochaine fois ! » Un instant plus tard, il revint sur ses pas en courant. « Vous m'avez donné..., commença-t-il, hésitant. Vous vouliez vraiment me donner ça ? C'est peut-être une erreur ?

— Non, ce n'est pas une erreur, Mo. Merci beaucoup.

— Merci, merci », répondit-il, s'inclinant et se courbant devant moi.

Je le regardai s'éloigner précipitamment, attendant que sa petite silhouette franchisse les portes de l'aéroport. Puis j'éclatai en sanglots. C'en était trop : la froideur extrême de Darnell que, malgré tous mes efforts, je n'arrivais pas à déridier, et l'obséquiosité des Mauriciens, comme s'ils inspiraient et expiraient non pas de l'air mais des bouffées de servilité. Omelogor m'avait dit un jour qu'elle était heureuse que le Nigeria ne soit pas un pays touristique, parce que « les habitants deviennent des accessoires, et les pays des spectacles mis en scène plutôt que des lieux ». Je l'avais trouvée un peu trop véhémence, comme d'habitude, mais elle avait entièrement raison. Soudain, tout me parut voué à l'échec, irrémédiablement. J'avais mal dans le bas du dos et mes tempes palpitaient. Je restai plantée là, en pleurs.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Darnell avec impatience, tirant derrière lui nos bagages à main.

— Ça me brise le cœur, ce que le tourisme fait aux gens dans les pays pauvres.

— Tu es en pleine montée d'hormones », dit Darnell.

Il avait raison. J'aurais mes règles deux jours plus tard, et je me sentais gonflée, constamment tremblante, au bord des larmes. Mais il avait lancé cette remarque avec une telle désinvolture, comme s'il m'avait jeté une pierre, que je pleurai de plus belle, cherchant un mouchoir dans mon sac à dos pour essuyer mon nez qui coulait.

« Chia, ressaisis-toi. Tout le monde s' imagine que tu pleures à cause de moi », dit Darnell.

Dans l'avion du retour, je me repliai sur moi-même, fatiguée et indisposée, parlant peu, mais assez pour qu'il sache que je cherchais seulement à survivre, et non à le rejeter. Mon corps gonflé était tendu, douloureux, prêt à éclater. J'eus une soudaine envie de discuter de Darnell, de vraiment discuter de lui, non pas avec mes précautions habituelles, mais en ayant cette fois arraché l'emballage protecteur. Je

commençai à rédiger un texto à l'intention d'Omelogor, puis je m'interrompis. À de nombreuses reprises au cours de ma vie, il m'avait suffi de parler à ma cousine pour m'armer d'un courage que je ne pensais pas posséder, stimulée par ses propos toujours aussi virulents et assurés. Pourtant, à présent, je ne voulais pas que l'on exige de la force de ma part. Je voulais seulement me plaindre de ma faiblesse puis battre en retraite, retourner à ma faiblesse. À quoi bon me retrouver entravée par les attentes démesurées d'Omelogor ? Je ne cherchais pas à ce que l'on m'aide à quitter Darnell, je n'avais pas l'intention de quitter Darnell, je voulais seulement parler. Il valait mieux que je m'adresse à Zikora. Lui confier que j'étais en couple mais que je ne me sentais jamais à l'aise, que je manquais d'assurance, et que rien ne me donnait le sentiment que cela changerait un jour. Avec Darnell, j'étais comme un petit animal, glabre, tout juste né, incompetent par nature et qui ne cessait de chuter. Je dirais ces choses à Zikora dans le seul but de les énoncer, non parce que j'étais en quête de solutions ou de résolutions. Je me sentis aussitôt mieux, grâce à cette simple décision. Dès que je me retrouvai seule dans mon appartement, j'appelai Zikora.

« Zikor », dis-je, et elle fondit en larmes. Zikora n'était pas du genre à pleurer. Quelqu'un avait dû mourir, ou était mourant. Mes mains se mirent à trembler violemment et j'aurais préféré ne pas avoir téléphoné, ne serait-ce que pour retarder l'annonce d'une mauvaise nouvelle.

« Zikor, o *gini*¹ ? Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je.

— J'ai trente et un ans », parvint-elle à articuler d'une voix déformée par les sanglots. Je fus gagnée par la crainte, abrupte et tranchante, qu'on ne lui ait diagnostiqué une maladie grave, que ce ne soit *elle* et pas quelqu'un d'autre qui allait bientôt mourir.

« J'ai trente et un ans. Je croyais qu'à cet âge-là je serais mariée et que j'aurais déjà un premier enfant.

— Oh, fis-je, si incrédule et si péniblement soulagée que j'eus peur d'éclater de rire.

— Trente et un ans et aucune perspective d'avenir, ajouta Zikora.

— Mais il te reste encore deux semaines avant ton anniversaire, protestai-je, bêtement, comme si elle avait pu trouver un homme et l'épouser en un si court laps de temps.

— Samedi, mon amie Nkechi se marie dans le New Jersey. Les autres invités vont s'interroger et faire des messes basses. Tu vois bien comment, en ce moment, la seule question qui compte c'est : est-ce qu'elle est mariée ? »

Je ne m'en étais pas rendu compte jusqu'alors, mais Zikora, contrairement à moi, fréquentait principalement des Nigériens, et toutes ses amies étaient un peu plus âgées, leurs préoccupations un peu différentes des miennes.

De mon côté, c'étaient ma mère et mes tantes qui me parlaient de mariage ; lors du Noël précédent, l'une des tantes du village m'avait dit : « Chiamaka, j'ai très envie de vin, ça fait trop longtemps que j'ai soif de vin. » Je l'avais regardée sans comprendre, puis j'avais souri en prenant conscience qu'elle voulait parler de ma cérémonie du vin. Je lui avais répondu comme on le fait couramment quand on veut la paix : « Je prie, tante. C'est entre les mains de Dieu. »

Je me demandai ce qui reconforterait davantage Zikora : minimiser l'importance du mariage ou lui conseiller d'être optimiste et de se persuader que cela arriverait bientôt. « Tu n'es pas obligée d'y aller, lui dis-je alors. Explique à Nkechi que tu dois te rendre à Hong Kong pour le travail, vu que tu as un poste génial dans un cabinet d'avocats de Washington tout aussi génial, et ensuite achète-lui le cadeau le plus cher sur sa liste de mariage. »

Au moins, Zikora rit un court instant.

Notre conversation me laissa en proie à un trouble tenace, à des pensées agitées. Zikora pleurait – si fort qu’elle dut se moucher à plusieurs reprises, suffoquée par ses larmes, parlant d’une voix haletante – parce qu’elle n’était pas encore mariée à trente et un ans : c’était comme si cela arrivait ailleurs, à une femme qui ne pouvait pas être ma meilleure amie. Elle avait rompu avec ses deux partenaires précédents parce qu’ils évitaient de parler du futur, mais chaque fois elle s’était ressaisie, les yeux toujours tournés vers l’avenir. Elle allait apparemment bien, ne semblait pas vulnérable au point d’être influencée par les attentes d’autrui. De plus, on s’effondrait ainsi quand on passait la barre des trente ans, ou des quarante, simplement pour des raisons symboliques ; les chiffres ronds affolaient car ils donnaient l’impression qu’on était arrivé au terme de quelque chose. À trente et un ans, c’était trop tôt, beaucoup trop tôt, et d’autant plus inquiétant qu’il ne s’agissait pas d’un chiffre rond. Quand ce désespoir s’était-il emparé de Zikora ? Dès la naissance, une main à l’autorité incontestée avait inscrit le mariage dans notre projet de vie, et il devenait un rêve soumis au passage du temps, mais à quel moment son attente s’était-elle transformée en furieux désespoir ? Zikora, avocate brillante et accomplie ; Zikora, organisée, guindée et ambitieuse ; Zikora et sa façon bien à elle de ne jamais accepter la défaite. Dans la certitude de nos existences telles que nous les avons planifiées, une mutation, une fêlure s’étaient-elles produites que j’aurais manquées ? Verserais-je des larmes si je n’étais pas mariée dans deux ans ? Non. Je n’envisageais pas le mariage comme un phénomène façonné par le temps – comment la fusion de deux âmes aurait-elle pu l’être ? Avec Darnell, je ne rêvais pas de mariage, mais du lien véritable, inextricable que nous pourrions nouer, que la peur puisse disparaître. Davantage que le mariage, je recherchais ce qu’à l’époque je n’aurais

pas su nommer : le resplendissement d'être connue telle que je suis vraiment.

Ce week-end-là, je pris le train pour Washington et fis une visite surprise à Zikora. Nous allâmes dîner à Busboys and Poets, où une lecture de poésie commençait, et nous nous assîmes pour écouter une femme à l'imposante coiffure afro teinte en bordeaux psalmodier ses textes. Ensuite, nous nous baladâmes dans U Street, main dans la main, riant à des blagues déjà racontées tant de fois. Prendre soin de Zikora mit fin à mon agitation, et bientôt, mon corps n'étant plus sous l'emprise dévastatrice de mes hormones, je recommençai à parler de Darnell comme avant.

Mes parents me rendirent visite cet été-là, mais seulement pour une semaine, avant d'aller à Londres, car ma mère n'aimait pas passer trop de temps aux États-Unis. « Ce pays n'est pas civilisé. Tout est "À faire soi-même". Tout est trop décontracté. Il n'y a qu'à voir les compagnies aériennes, leur première classe est nulle. Les Américains ne savent pas fournir le moindre service avec raffinement. Même leur façon de parler est relâchée. "Allons manger un bout." Un bout de quoi ? » Elle trouvait toujours le moyen de formuler ce type de remarques, lesquelles étaient suivies par les reparties de mon père, tous deux formant ainsi un duo à la mécanique parfaitement huilée, ou deux chœurs alternés.

« L'Amérique est un grand pays parce qu'on y trouve les gens les plus doués qui soient, originaires de toutes les régions du monde », affirmait-il. Ou bien parfois : « L'Amérique est un grand pays parce que c'est le seul à croire en théorie à l'égalité, même si elle n'est pas mise en pratique. »

Il aimait les États-Unis et y aurait volontiers passé davantage de temps si ma mère avait été d'accord ; il lui cédait toujours en tout, sans en éprouver de ressentiment, comme lorsqu'on offre d'exquises

friandises à un animal de compagnie déjà nourri et qu'on se délecte du plaisir de ce même animal ronronnant. J'aimais les observer, ma mère parlant sans discontinuer, se plaignant d'une chose ou d'une autre, tandis qu'il murmurait son assentiment, toujours un peu distraitement mais pleinement satisfait. Mon père, issu d'une famille fortunée, exprimait rarement du mécontentement, alors que ma mère se comportait comme si les privilèges qu'elle avait acquis en se mariant lui avaient été attribués dès la naissance. Mais ses récriminations tenaient de la comédie bouffonne, des déclarations à l'emporte-pièce, superficielles, formulées avec l'esquisse d'un sourire vite évanoui, à croire qu'elle aussi savait combien il était difficile de la prendre au sérieux.

J'avais hâte de les revoir. J'aimais leurs courtes visites, le temps que nous passions ensemble était empreint d'une satisfaction langoureuse, à la différence de mes séjours au Nigeria, où rien ne se déroulait jamais ni paisiblement ni lentement – la maison grouillant de chauffeurs, de domestiques apportant et remportant des plateaux de boissons sur des tables à roulettes pour les visiteurs installés dans le petit salon ; ma mère pestant contre les vautours qui cherchaient à profiter de mon père ; mon père qui, justement, travaillait jusque tard le soir, rentrant fatigué et contrit ; ma mère qui recevait les membres de son club pour des séances de commérages dans le salon, où planait une odeur de Guinness. Pendant leur visite d'une semaine, je retombais en enfance et redevenais leur petite fille. Leur seule et unique fille. La petite dernière. Ma mère et moi allions faire du shopping à Washington, où elle m'achetait des sacs hors de prix ou des bijoux dont je n'avais pas besoin, et nous déjeunions dans un hôtel tandis que j'écoutais d'une oreille ses bavardages distrayants. *Je verse maintenant le salaire d'Emmanuel sur le compte bancaire de sa femme, parce que cet homme est complètement irresponsable et je*

veux être certaine que ses enfants ont de quoi manger. À Noël, je vais parler franchement à tantie Njide, j'en ai assez de toutes ces rumeurs qu'elle répand à mon sujet. À vrai dire, je ne sais pas ce qu'il fait dans la vie, cet homme que ta cousine veut épouser. Je n'aime pas son visage, il ressemble à un ritualiste. Ton père se laisse de nouveau manipuler par ces villageois. Il a déjà tant fait pour eux. Les nôtres sont tellement ingrats.

J'informai Darnell de la visite de mes parents dans l'espoir qu'il exprime le désir de les rencontrer, mais il répondit : « Ah, OK. »

Je rassemblai alors tout mon courage pour énoncer : « Je serais vraiment heureuse que tu viennes dans le Maryland quand mes parents seront là.

— Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée. Il faut que tu profites au mieux de leur présence. Je ne veux pas que tu sois sous pression. »

Qui avait parlé de pression ? Je lui demandais de rencontrer mes parents, et il prenait ses distances, faisant passer ce repli pour de la prévenance. « OK » fut tout ce que je trouvai à répondre.

« Je pourrais venir la semaine d'après », dit-il.

Je ne savais pas quoi ajouter. En fond sonore, Stevie Wonder chantait.

« OK », répétai-je, puis je m'efforçai de retrouver ma gaieté : « Bon, comme ça tu pourras au moins enfin faire la connaissance de Kadiatou !

— Ton employée de maison ?

— Euh, oui, mais c'est comme si elle faisait partie de la famille, tu sais.

— Certains chercheurs soutiennent que les esclaves et leurs maîtres faisaient tous partie d'une seule et même famille, avec la nourrice noire qui élevait les bébés blancs, tout ça.

— C'est injuste, Darnell.

— Allez, c'était pour rire. »

À peine mes parents furent-ils installés que ma mère me demanda :
« Alors, Chia, le fils du docteur Ojukwu et toi, avez-vous convenu d'une date pour le mariage ? »

Le fils du docteur Ojukwu, perpétuel objet de risée, était un brillant ingénieur, mal à l'aise en société, qui approchait beaucoup trop son visage de ses interlocuteurs. Il m'avait envoyé des lettres d'amour tourmentées pendant des années.

« Maman !

— Quand est-ce qu'il va venir nous saluer, l'Américain noir ? »

Je m'en voulais à présent de lui avoir parlé de Darnell dans un rare moment d'imprudence.

« Il avait prévu de passer, mais il est très pris par ses recherches, il écrit un livre, c'est une étoile montante dans les cercles universitaires. » Je regrettai ces paroles dès que je les eus prononcées. Trop de paroles, qui cherchaient désespérément à être crues. J'aurais dû lui dire que nous avions rompu afin de m'épargner d'autres questions.

« Quelle est sa discipline ? s'enquit ma mère.

— L'histoire de l'art.

— L'histoire de l'art. » Elle lâcha un reniflement. Rien à voir avec l'ingénierie ou la médecine.

« Il est très demandé. Plusieurs universités essaient de le débaucher.

— Il écrit un livre d'histoire de l'art et c'est pour ça qu'il n'est pas venu dans le Maryland pour saluer tes parents ? Tu écris pourtant un livre, toi aussi ?

— Mais non, maman, ce n'est pas ça. » Je m'interrompis, troublée, et j'eus l'impression qu'un crime était sur le point d'être révélé.

« Ma fille, mon soleil, est-ce que tout va bien ? » demanda-t-elle avec de l'inquiétude dans son regard méfiant. Sa prodigieuse capacité à toujours trouver à redire dissimulait une profonde appréhension. Elle voulait que le monde soit parfait pour les personnes méritantes, et ces personnes méritantes étaient celles qu'elle aimait.

« Tout va bien », assurai-je. Je l'étreignis, enfouis mon visage dans son cou aux effluves floraux. Chaque fois que je passais devant les boutiques détaxées d'un aéroport, une seule bouffée de parfum capiteux déclenchait en moi un accès de nostalgie d'une douloureuse intensité – me ramenant à l'enfance, quand ma mère et moi étions assises devant son énorme coiffeuse et qu'elle me faisait des couettes, jamais trop serrées, tout en chantant mes louanges : *Omalicha m, nwa m mulu n'afo, anyanwu ututu m*. Ma belle. Fruit de mes entrailles. Mon soleil du matin.

Ma mère aurait préféré que mon père m'achète une autre maison, parce que l'épais bosquet d'arbres protégés à l'arrière de la mienne l'inquiétait. « Pourquoi on nous interdirait de couper quelques arbres ? Pourquoi ces Blancs aiment-ils vivre dans des forêts dangereuses ? Un jour, des serpents et des animaux sauvages finiront par tuer quelqu'un », marmonnait-elle en igbo à chacune de leurs visites. Ce qu'elle fit avant que nous sortions, debout derrière les portes vitrées coulissantes qui donnaient sur la terrasse, scrutant les arbres d'un air presque accusateur.

Je l'observais, une mèche de sa perruque satinée frôlant son menton, tandis qu'elle posait des questions d'un ton impérieux dans les boutiques du centre commercial CityCenter, puis lançait d'une voix forte : « Nous aurions dû aller à New York. » Pendant le déjeuner, je continuais de l'observer, alors qu'elle faisait tourner son vin dans son verre et déposait doucement sa serviette sur ses genoux. Tout cela lui procurait du plaisir et, de mon côté, j'avais du plaisir à la voir ainsi.

« Oh, il n'y a rien à la maison pour le repas de ton père, fit-elle remarquer.

— Kadi a dit qu'elle resterait pour préparer quelque chose.

— Ça se mange, la cuisine de Kadiatou ? maugréa ma mère. Qui accepterait d'avaler des feuilles de manioc ? C'est de la nourriture pour chèvres. *Tufia.* »

Je ris. Avec ma mère, toutes les cuisines africaines, celle des Igbo exceptée, subissaient le même sort. Au retour d'un voyage à Nairobi avec mon père, elle s'était bornée à dire : « Personne n'a donc appris aux Kényans à utiliser des assaisonnements et des épices ? »

Quand enfin nous rentrâmes de nos courses, mon père, affalé sur le canapé, les jambes calées sur un tabouret, regardait le journal télévisé, le volume poussé un peu trop fort.

« Nous t'avons abandonné, dit ma mère. Je me suis inquiétée pour ton repas.

— Avant de s'en aller, Kadiatou m'a servi quelque chose de bon, du riz et une sauce.

— Tu as mangé cette nourriture guinéenne ? »

Mon père sourit d'un air penaud, hésitant à reconnaître qu'il appréciait la cuisine de Kadiatou.

« Le chauffeur peut partir ? demanda ma mère. Nous n'avons plus besoin de lui aujourd'hui ?

— Non. »

Les épaules de ma mère s'affaissèrent, comme si nos courses l'avaient épuisée. Je savais pourtant que cette activité lui redonnait de l'énergie, qu'elle s'animait devant les vitrines. Ce mouvement était un signal à l'attention de mon père, qui se leva d'un bond en disant : « Assieds-toi. Je vais avertir le chauffeur. »

Il sortit et se dirigea vers le SUV noir garé dans l'allée ; mes parents, qui employaient invariablement la même compagnie,

exigeaient toujours d'avoir le même chauffeur, Amir, originaire de Jordanie. Mais cette fois, Amir n'étant pas disponible, le chauffeur était un Sud-Asiatique qui, d'après ma mère, était dangereux parce qu'il freinait trop vigoureusement. Une fois revenu, mon père lui demanda : « Vous vous êtes offert un bon repas ?

— Oui. »

Elle lui montra le contenu de nos sacs, comme à son habitude – *regarde celle-ci, celui-là était le dernier en stock, cela faisait des années que je cherchais cette couleur* – tandis qu'il y jetait des coups d'œil indifférents.

« Cette boutique Dior était minuscule. Nous aurions dû aller à New York, dit-elle.

— Londres et Paris t'attendent », la taquina-t-il.

Elle enleva sa perruque et la posa sur une table basse, se calant plus confortablement dans le canapé à côté de mon père. Sans sa perruque, ses tresses plaquées lui étiraient le visage, donnant un aspect bridé à ses yeux très écartés, deux bijoux fendus en amande. J'avais huit ans la première fois que je vis ma mère à travers le regard d'autrui. Nous étions au village pour Noël, notre maison comme toujours prise dans un tourbillon d'activités, un flot de gens allant et venant, l'air enfumé à cause des nombreux feux de bois allumés d'un bout à l'autre du village. Ma mère se trouvait près de la fontaine, non loin de l'entrée à colonnades, entourée par une foule de jeunes enfants, leur tendant à chacun des billets de quelques nairas puis disant brusquement : « Je t'ai déjà donné, va-t'en maintenant ! » J'étais tapie près de la porte et, à côté de moi, des villageois venus manger le riz de Noël étaient assis sur des bancs. Deux femmes, munies de cuillers en plastique, enfournaient du riz wolof dans leur bouche tout en observant ma mère.

« *O dika ife akpulu akpu* », fit remarquer l'une d'elles. Ressembler à une sculpture, à un objet d'art, signifiait qu'on possédait une beauté exceptionnelle, et je m'en étonnai, car jusqu'alors je n'avais jamais considéré ma mère comme une personne à part entière, qui serait autre chose que ma mère. J'éprouvai ensuite un élancement de tristesse comme si, en entendant des inconnues exprimer leur admiration pour elle, une intimité qui n'appartenait qu'à nous deux était perdue à jamais. J'appris plus tard combien il était rare qu'elle soit ainsi admirée, parce qu'elle laissait toujours dans son sillage de l'envie, de l'amertume, voire de la haine.

Le sort lui avait été trop favorable – beauté, richesse, un mari qui l'adorait et qui jamais n'allait voir ailleurs – et elle dominait paisiblement son petit monde comme si elle méritait tout ce qu'elle possédait. Les gens attendaient d'elle de l'humilité, afin de prouver qu'aucune femme n'était digne de mériter tant de choses. Elle était coupable d'être non seulement vaniteuse comme un paon, mais aussi un obstacle inamovible en travers du chemin menant à mon père. On racontait qu'il ne donnait jamais un kobo sans qu'elle l'y autorise au préalable. Parmi tous ses détracteurs, les pires étaient des hommes mécontents dont mon père avait refusé de financer les improbables business plans.

« Veux-tu une tasse de thé ? lui demanda-t-elle.

— Oui. Chia, j'espère que tu en as acheté du déthéiné. »

Je me levai pour aller le préparer. Un autre rituel de l'enfance : mes parents buvant du Lipton après le dîner, leurs deux sachets ratatinés reposant côte à côte dans la soucoupe de ma mère. C'était au cours de ce genre de soirée que mon père parlait de la guerre du Biafra, et tandis que je l'écoutais, il m'évoquait un sorcier béni donnant vie à de la matière vide. Mes frères et moi appelions cette histoire « l'exposé de papa sur la Bank of British West Africa ».

« Après la guerre, je suis reparti de zéro, oui, de zéro, racontait-il. Le gouvernement nigérian m'a volé mes maisons et mes entrepôts à Lagos, à Port Harcourt, à Kaduna. Pendant la guerre, les banques ont confisqué nos comptes professionnels et, une fois le conflit terminé, ces mêmes banques ont refusé de m'accorder des prêts. Chaque Igbo a reçu vingt livres sterling, seulement vingt, en compensation de tout ce qu'il possédait avant la guerre. Tout l'argent que j'avais sur mes comptes personnels, l'argent que j'avais gagné et dont j'avais hérité, tout s'est volatilisé. Mon arrière-grand-père, qui faisait le négoce du piment avec les Portugais, a construit la première propriété moderne de Port Harcourt. Mon grand-père était l'un des plus gros commerçants qui traitaient avec les Britanniques. Il a été le premier Igbo à ouvrir un compte à la Bank of British West Africa. Le premier ! Mon père a travaillé dur, il a fait prospérer ce que mon grand-père lui avait transmis. Et puis, en un clin d'œil, pendant la guerre, tout a disparu ! Le gouvernement a tout volé, tout ! »

Pour accompagner ce dernier mot, ses mains dessinaient une courbe dans le vide. Il ne haussait jamais la voix, son visage conservait son calme coutumier, mais c'était dans cette courbe tracée par ses doigts que j'en comprenais autant sur lui, sa circonspection, sa paranoïa latente. Il avait toujours un petit bagage sous son lit et, dans un coffre-fort dont nous connaissions tous le code, une enveloppe remplie d'espèces auxquelles personne n'avait jamais touché. La guerre s'était achevée avant ma naissance, mais elle laissa à jamais planer au-dessus de lui l'ombre d'un « au cas où », et il n'était jamais complètement détendu, restait toujours discrètement préparé à agir, affirmant que les Igbos étaient susceptibles de subir de nouvelles attaques de masse à tout moment, comme dans les années 1940, 1950 et 1960. Il nous avait poussés tous les trois à faire des études de commerce, alors que je n'avais jamais eu le niveau en cours

d'économie. « Mes enfants doivent prendre la relève, disait-il. Quand je mourrai, je veux être sûr que mon entreprise poursuivra son développement. »

Un jour, pour le taquiner, je lui demandai : « Quelle importance, papa, si tu n'es plus là ?

— Nous voulons que ce que nous avons créé continue d'exister longtemps après notre disparition. C'est ainsi que nous aspirons à l'immortalité », répondit-il, et parce qu'il était rare qu'il s'exprime avec tant de solennité au sujet d'un avenir dont il serait absent, ses propos sur l'immortalité me firent monter les larmes aux yeux.

Quand les amis de Darnell parlaient des livres qu'ils avaient lus, je les écoutais – il ne s'agissait jamais de romans, toujours d'ouvrages universitaires avec des titres à rallonge –, puis je les commandais sans en parler à Darnell et j'essayais de les lire, mais on aurait dit des textes sacrés d'une secte fermée au code indéchiffrable. Ceux que j'avais renoncé à terminer finissaient derrière un pouf dans mon bureau, et je m'empressai maintenant d'aller les cacher au sous-sol afin que Darnell ne les voie pas.

« Il arrive à quelle heure ? demanda Kadiatou.

— Il atterrit à BWI à dix-neuf heures. J'irai le chercher. »

Pourvu que vous l'appréciiez, Kadi, pensai-je. Pourvu que vous l'appréciiez. Si elle avait de la sympathie pour lui, ce serait un bon présage. Kadiatou, avec son visage calme et ses yeux pleins de sagesse, son anglais hésitant et sa dignité contagieuse. Parfois, mais c'est rare, on rencontre une personne qui s'incorpore naturellement à sa propre vie comme si les divinités du destin lui avaient réservé cette place depuis longtemps. Il y avait en elle un je-ne-sais-quoi qui m'avait attirée d'emblée, une clarté d'esprit. Au début, elle me tressait les cheveux dans un salon de coiffure de Laurel qui appartenait à l'une de ses parentes, puis ce fut dans mon propre salon, un silence décontracté

régnant toujours entre nous. Après chaque séance de tressage, elle rinçait les extensions, puis nettoyait la cuisine et toutes les autres pièces, jusqu'au jour où je lui dis que nous devions nous mettre d'accord sur un salaire et qu'elle devait cesser de me répondre « Donnez-moi ce que vous voulez, mademoiselle Chia, vous m'aidez déjà beaucoup ». L'attention soigneuse et possessive qu'elle consacrait à ma maison me rappelait certaines de mes proches bien intentionnées au Nigeria. Un accroc dans la moustiquaire près de la terrasse, une ampoule à changer au rez-de-chaussée – lorsque je dis que j'appellerais Pedro, Kadiatou lâcha un petit grognement, grimpa sur une échelle et remplaça l'ampoule. « À Conakry, je m'occupe de maison très grande », précisa-t-elle. Quand un artisan venait faire l'entretien du chauffe-eau ou réparer un tuyau, elle restait toujours près de lui, le regardant faire sans un mot. Depuis que Zikora l'avait aidée à trouver un emploi à l'hôtel George Plaza de Washington, elle ne venait plus que lors de ses jours de congé. Elle amenait parfois sa fille, Binta, dont la peau avait la couleur des myrtilles luisantes. Je fus surprise par l'air grave de Binta, dépourvue du culot habituel des adolescentes. Elle paraissait plus mature que les jeunes Américains de son âge. « Dérange pas mademoiselle Chia », lui ordonnait d'abord Kadiatou, la faisant s'asseoir dans le vestibule ou passer l'aspirateur dans l'escalier, et je disais : « Kadi, laissez-la tranquille. » Binta m'interrogeait sur mes voyages, examinait avec déférence ma collection d'objets gravés et de sculptures, tout particulièrement la minuscule poupée noire, en position assise, que j'avais rapportée de Colombie ; sur un marché de Carthagène, une femme noire me l'avait tendrement glissée dans la main quand elle avait appris que j'étais originaire du Nigeria.